

GUIDE PHILOSOPHIQUE
pour penser le travail
éducatif et médico-social

DU MÊME AUTEUR

Guide philosophique pour penser le travail éducatif et médico-social. Tome 1, La loi de l'échange, Toulouse, érès, 2001, réimpression 2002.

Guide philosophique pour penser le travail éducatif et médico-social. Tome 2, L'institution et la violence, Toulouse, érès, 2001, réimpression 2002.

En collaboration avec Éric Trappeniers :

Famille quand tu nous tiens, Paris, Dunod, 1996 ; réédition augmentée sous le titre : *Se former à la thérapie familiale*, Paris, Dunod, 2001.

Se former au travail en institution. De l'épuisement professionnel à la découverte de la relation, Paris, Dunod, 2000.

S'épanouir en couple et en famille. Histoires de vie et pistes de réflexion, Paris, Inter Éditions, 2003.

Alain Boyer

GUIDE PHILOSOPHIQUE
pour penser le travail
éducatif et médico-social

Préface d'Éric Trappeniers

Tome 3

Le désir du sujet

érès
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2062-8

Première édition © Éditions érès 2003

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2062-8
Première édition © Éditions érès 2003
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

TABLE DES MATIÈRES

Préface d'Éric Trappeniers	III
Présentation	V
Deux ans après. Prélude au troisième tome	XI
1. LE PLAISIR	
Les pourceaux d'Épicure	7
La prohibition de la sensualité	8
<i>De la sensibilité à la « sensualité »</i>	8
<i>Coupable repos</i>	10
Une affaire économique	10
<i>La satisfaction</i>	10
<i>La décharge des organes</i>	12
La pensée énergétique	12
L'ataraxie	12
La résolution de la tension	13
<i>Morbide consommation</i>	13
Une culture de la mort	14
Une culture du démoniaque	15
Une culture de marché	15
Un nouveau type d'ataraxie	16
La fonction suspendue	16
<i>Décevante conclusion</i>	16
<i>Exquise tension</i>	17
Un flirt avec le vrai	17
Envoûtante singularité	17
<i>Le suspens mis à la fonction</i>	18

TABLE DES MATIÈRES

Préface d'Éric Trappeniers	III
Présentation	V
Deux ans après. Prélude au troisième tome	XI
1. LE PLAISIR	
Les pourceaux d'Épicure	7
La prohibition de la sensualité	8
<i>De la sensibilité à la « sensualité »</i>	8
<i>Coupable repos</i>	10
Une affaire économique	10
<i>La satisfaction</i>	10
<i>La décharge des organes</i>	12
La pensée énergétique	12
L'ataraxie	12
La résolution de la tension	13
<i>Morbide consommation</i>	13
Une culture de la mort	14
Une culture du démoniaque	15
Une culture de marché	15
Un nouveau type d'ataraxie	16
La fonction suspendue	16
<i>Décevante conclusion</i>	16
<i>Exquise tension</i>	17
Un flirt avec le vrai	17
Envoûtante singularité	17
<i>Le suspens mis à la fonction</i>	18

<i>Un enjeu théologique</i>	19
L'excellence des sens	19
Une activité immanente	20
Le péché : un empire renversé	21
La singularité refoulée	22
Le plaisir et la raison	23
<i>L'émotion sensuelle</i>	23
<i>Prise de conscience partagée</i>	24
<i>Sauvage immanence</i>	25
<i>Complaisance</i>	26
Avec plaisir	27
<i>Efflorescence de la loi</i>	27
<i>Le plaisir de la règle</i>	27
<i>S'ensauvager</i>	28
Amalgame	29
2. LE DÉSIR	
La volonté	33
Le besoin	35
Les passions	36
L'échange oublié	37
Sans objet	39
<i>Pas même « rien »</i>	39
La sidération de l'absolu	39
Le dire paradoxal	40
<i>Fausse piste</i>	40
Éros	41
<i>Un adolescent</i>	41
<i>Nu</i>	42
« <i>L'objet perdu</i> »	43
Effrayante	43
...idole	44
L'impasse romantique	44
<i>Né de la chair</i>	45
Né de l'institution : politique	46
<i>Le désir du pouvoir</i>	49
<i>Les masques</i>	50
<i>Le désir et le plaisir</i>	51
3. LE RESPECT	
Se parer	53
<i>L'affrontement</i>	54
<i>L'habit</i>	55
<i>Appelé</i>	55
<i>Appelant : en transe</i>	56

<i>Un enjeu théologique</i>	19
L'excellence des sens	19
Une activité immanente	20
Le péché : un empire renversé	21
La singularité refoulée	22
Le plaisir et la raison	23
<i>L'émotion sensuelle</i>	23
<i>Prise de conscience partagée</i>	24
<i>Sauvage immanence</i>	25
<i>Complaisance</i>	26
Avec plaisir	27
<i>Efflorescence de la loi</i>	27
<i>Le plaisir de la règle</i>	27
<i>S'ensauvager</i>	28
Amalgame	29
2. LE DÉSIR	
La volonté	33
Le besoin	35
Les passions	36
L'échange oublié	37
Sans objet	39
<i>Pas même « rien »</i>	39
La sidération de l'absolu	39
Le dire paradoxal	40
<i>Fausse piste</i>	40
Éros	41
<i>Un adolescent</i>	41
<i>Nu</i>	42
« <i>L'objet perdu</i> »	43
Effrayante	43
...idole	44
L'impasse romantique	44
<i>Né de la chair</i>	45
Né de l'institution : politique	46
<i>Le désir du pouvoir</i>	49
<i>Les masques</i>	50
<i>Le désir et le plaisir</i>	51
3. LE RESPECT	
Se parer	53
<i>L'affrontement</i>	54
<i>L'habit</i>	55
<i>Appelé</i>	55
<i>Appelant : en transe</i>	56

<i>Le masque</i>	57
La danse guerrière	59
<i>Tenir en respect</i>	60
<i>Le respect de soi-même</i>	62
<i>Le combat spirituel</i>	62
<i>L'acte créateur</i>	64
<i>Le dogme de la lutte à mort</i>	64
<i>Les masses</i>	66
<i>La mort de la singularité</i>	67
<i>La guerre rituelle</i>	68
<i>La bagarre</i>	69
La danse amoureuse	70
La danse cultuelle ou l'enjeu véritable	71
Être beau	73
« <i>Joli</i> » n'est pas « <i>beau</i> »	73
<i>Le goût</i>	74
Le bon et le mauvais goûts	74
Condamné à être laid ?	75
<i>En bonne santé</i>	76
<i>Le négoce et la beauté</i>	77
<i>Un goût commun</i>	78
Faire plaisir	79
Des critères	80
<i>Les apparences</i>	80
4. LA BEAUTÉ	
Là se donne à voir le sens	83
<i>Son exil au ciel</i>	84
L'idée suprême	84
La beauté de Dieu	85
<i>Le sens ici et maintenant</i>	86
<i>Motif de tous les échanges</i>	87
L'art : un ersatz et une confiscation	89
<i>Brève histoire du mot</i>	89
<i>L'inspiration</i>	91
<i>La méthode ou le style</i>	92
Un chemin	92
Unique	93
Le style	94
Son style	95
L'œuvre	96
<i>Un objet immanent</i>	97
<i>Le contexte</i>	97
<i>Séquelles</i>	98
La loi de la composition	99

<i>Le masque</i>	57
La danse guerrière	59
<i>Tenir en respect</i>	60
<i>Le respect de soi-même</i>	62
<i>Le combat spirituel</i>	62
<i>L'acte créateur</i>	64
<i>Le dogme de la lutte à mort</i>	64
<i>Les masses</i>	66
<i>La mort de la singularité</i>	67
<i>La guerre rituelle</i>	68
<i>La bagarre</i>	69
La danse amoureuse	70
La danse cultuelle ou l'enjeu véritable	71
Être beau	73
« <i>Joli</i> » n'est pas « <i>beau</i> »	73
<i>Le goût</i>	74
Le bon et le mauvais goûts	74
Condamné à être laid ?	75
<i>En bonne santé</i>	76
<i>Le négoce et la beauté</i>	77
<i>Un goût commun</i>	78
Faire plaisir	79
Des critères	80
<i>Les apparences</i>	80
4. LA BEAUTÉ	
Là se donne à voir le sens	83
<i>Son exil au ciel</i>	84
L'idée suprême	84
La beauté de Dieu	85
<i>Le sens ici et maintenant</i>	86
<i>Motif de tous les échanges</i>	87
L'art : un ersatz et une confiscation	89
<i>Brève histoire du mot</i>	89
<i>L'inspiration</i>	91
<i>La méthode ou le style</i>	92
Un chemin	92
Unique	93
Le style	94
Son style	95
L'œuvre	96
<i>Un objet immanent</i>	97
<i>Le contexte</i>	97
<i>Séquelles</i>	98
La loi de la composition	99

<i>La création</i>	99
La signature	100
L'auteur n'a rien à dire	100
<i>Le commentaire</i>	101
Le miroir du Riséd	102
L'œil du tableau	102
Commenter	104
<i>La pornographie</i>	105
Œuvre à message ?	105
Le signal	106
Une art-thérapie	106
5. L'IMAGE	
La gravure	110
Les images des morts	111
<i>La tombe</i>	111
<i>L'image du mort</i>	112
<i>Le culte des morts</i>	114
Le geste signifiant	114
<i>La première métaphore ?</i>	115
L'inscription pose l'invisible	117
<i>Apparition et apparence</i>	117
<i>Un oubli et une supposition</i>	118
L'invisible supposé	119
À quelqu'un	120
Chimères	120
<i>Le seul mystère</i>	121
Une définition des images	123
<i>La définition du message</i>	123
<i>Les images</i>	124
Un non-message	124
Un paradoxe	124
Deuxième bifurcation : image ou figure	125
Troisième bifurcation : les productions visuelles	126
<i>Cinq modes de réception</i>	127
<i>Les morts et le phallus, ou la première image</i>	128
La cohérence	130
Étapes	132
<i>La figuration</i>	132
Idolâtrie	132
Un problème théologico-politique	133
L'iconoclasme	134
La théologie des images	134
<i>L'imitation</i>	135
<i>La non-ressemblance</i>	1

<i>La création</i>	99
La signature	100
L'auteur n'a rien à dire	100
<i>Le commentaire</i>	101
Le miroir du Riséd	102
L'œil du tableau	102
Commenter	104
<i>La pornographie</i>	105
Œuvre à message ?	105
Le signal	106
Une art-thérapie	106
5. L'IMAGE	
La gravure	110
Les images des morts	111
<i>La tombe</i>	111
<i>L'image du mort</i>	112
<i>Le culte des morts</i>	114
Le geste signifiant	114
<i>La première métaphore ?</i>	115
L'inscription pose l'invisible	117
<i>Apparition et apparence</i>	117
<i>Un oubli et une supposition</i>	118
L'invisible supposé	119
À quelqu'un	120
Chimères	120
<i>Le seul mystère</i>	121
Une définition des images	123
<i>La définition du message</i>	123
<i>Les images</i>	124
Un non-message	124
Un paradoxe	124
Deuxième bifurcation : image ou figure	125
Troisième bifurcation : les productions visuelles	126
<i>Cinq modes de réception</i>	127
<i>Les morts et le phallus, ou la première image</i>	128
La cohérence	130
Étapes	132
<i>La figuration</i>	132
Idolâtrie	132
Un problème théologico-politique	133
L'iconoclasme	134
La théologie des images	134
<i>L'imitation</i>	135
<i>La non-ressemblance</i>	1

<i>Et nous ?</i>	138
Les icônes	138
Les images / figures	139
Les images / images	140
Pagaïlle	141
<i>Le cinéma</i>	142
Une mort qui n'en est pas une	142
Miroir de l'imaginaire	143
<i>La télévision</i>	143
Aucune célébration	144
Isolation	144
Productivité abstraite	144
<i>Confuse coexistence</i>	146
La production visuelle porno-graphique	147
6. L'ÉCRITURE	
Tout écrit est testament	149
Tout écrit est orphelin	151
<i>Qu'ont-ils voulu dire ?</i>	151
<i>Qu'ont-ils dit ?</i>	152
<i>La ruse de la conversation</i>	152
L'interprétation	153
<i>La précision dans la description</i>	154
Le détail oublié	155
L'argument	156
L'hypothèse ou les conditions de l'objectivité	158
<i>La précision dans le vocabulaire</i>	160
Le jargon	161
La mode	163
Toute écriture est découpage	164
<i>Un peu de grammaire</i>	165
<i>Le « ressenti »</i>	166
<i>Ma prise de position</i>	167
<i>Écrire « je »</i>	168
<i>Les articulations</i>	168
Le départ	170
<i>La page blanche</i>	170
Une activité musculaire	170
Le matériau	171
<i>Rien n'est insignifiant</i>	172
<i>L'ouverture : une question</i>	173
Le cours du texte	174
Qui écrit ?	175
<i>C'est moi qui écris</i>	176
<i>La conversation et l'écriture</i>	176

<i>Et nous ?</i>	138
Les icônes	138
Les images / figures	139
Les images / images	140
Pagaïlle	141
<i>Le cinéma</i>	142
Une mort qui n'en est pas une	142
Miroir de l'imaginaire	143
<i>La télévision</i>	143
Aucune célébration	144
Isolation	144
Productivité abstraite	144
<i>Confuse coexistence</i>	146
La production visuelle porno-graphique	147
6. L'ÉCRITURE	
Tout écrit est testament	149
Tout écrit est orphelin	151
<i>Qu'ont-ils voulu dire ?</i>	151
<i>Qu'ont-ils dit ?</i>	152
<i>La ruse de la conversation</i>	152
L'interprétation	153
<i>La précision dans la description</i>	154
Le détail oublié	155
L'argument	156
L'hypothèse ou les conditions de l'objectivité	158
<i>La précision dans le vocabulaire</i>	160
Le jargon	161
La mode	163
Toute écriture est découpage	164
<i>Un peu de grammaire</i>	165
<i>Le « ressenti »</i>	166
<i>Ma prise de position</i>	167
<i>Écrire « je »</i>	168
<i>Les articulations</i>	168
Le départ	170
<i>La page blanche</i>	170
Une activité musculaire	170
Le matériau	171
<i>Rien n'est insignifiant</i>	172
<i>L'ouverture : une question</i>	173
Le cours du texte	174
Qui écrit ?	175
<i>C'est moi qui écris</i>	176
<i>La conversation et l'écriture</i>	176

<i>Et nous ?</i>	138
Les icônes	138
Les images / figures	139
Les images / images	140
Pagaïlle	141
<i>Le cinéma</i>	142
Une mort qui n'en est pas une	142
Miroir de l'imaginaire	143
<i>La télévision</i>	143
Aucune célébration	144
Isolation	144
Productivité abstraite	144
<i>Confuse coexistence</i>	146
La production visuelle porno-graphique	147
6. L'ÉCRITURE	
Tout écrit est testament	149
Tout écrit est orphelin	151
<i>Qu'ont-ils voulu dire ?</i>	151
<i>Qu'ont-ils dit ?</i>	152
<i>La ruse de la conversation</i>	152
L'interprétation	153
<i>La précision dans la description</i>	154
Le détail oublié	155
L'argument	156
L'hypothèse ou les conditions de l'objectivité	158
<i>La précision dans le vocabulaire</i>	160
Le jargon	161
La mode	163
Toute écriture est découpage	164
<i>Un peu de grammaire</i>	165
<i>Le « ressenti »</i>	166
<i>Ma prise de position</i>	167
<i>Écrire « je »</i>	168
<i>Les articulations</i>	168
Le départ	170
<i>La page blanche</i>	170
Une activité musculaire	170
Le matériau	171
<i>Rien n'est insignifiant</i>	172
<i>L'ouverture : une question</i>	173
Le cours du texte	174
Qui écrit ?	175
<i>C'est moi qui écris</i>	176
<i>La conversation et l'écriture</i>	176

<i>Et nous ?</i>	138
Les icônes	138
Les images / figures	139
Les images / images	140
Pagaïlle	141
<i>Le cinéma</i>	142
Une mort qui n'en est pas une	142
Miroir de l'imaginaire	143
<i>La télévision</i>	143
Aucune célébration	144
Isolation	144
Productivité abstraite	144
<i>Confuse coexistence</i>	146
La production visuelle porno-graphique	147
6. L'ÉCRITURE	
Tout écrit est testament	149
Tout écrit est orphelin	151
<i>Qu'ont-ils voulu dire ?</i>	151
<i>Qu'ont-ils dit ?</i>	152
<i>La ruse de la conversation</i>	152
L'interprétation	153
<i>La précision dans la description</i>	154
Le détail oublié	155
L'argument	156
L'hypothèse ou les conditions de l'objectivité	158
<i>La précision dans le vocabulaire</i>	160
Le jargon	161
La mode	163
Toute écriture est découpage	164
<i>Un peu de grammaire</i>	165
<i>Le « ressenti »</i>	166
<i>Ma prise de position</i>	167
<i>Écrire « je »</i>	168
<i>Les articulations</i>	168
Le départ	170
<i>La page blanche</i>	170
Une activité musculaire	170
Le matériau	171
<i>Rien n'est insignifiant</i>	172
<i>L'ouverture : une question</i>	173
Le cours du texte	174
Qui écrit ?	175
<i>C'est moi qui écris</i>	176
<i>La conversation et l'écriture</i>	176

<i>L'écriture comme médiation</i>	177
<i>J'ai écrit</i>	178
L'écriture et le pouvoir	179
7. LE PROJET	
L'avenir en butte au futur	182
<i>Un peu de syntaxe</i>	182
<i>Trois façons d'annoncer</i>	183
Le futur ou la prédiction	183
Le présent à venir ou la promesse	184
L'intention	185
Trois attitudes	186
<i>La rigidité</i>	186
<i>Le flou</i>	187
<i>Le projet</i>	188
Sur quoi faire porter l'évaluation ?	188
Un objectif précis	188
Le motif	189
<i>Pour, ou le contrat</i>	190
<i>Parce que, ou le pacte</i>	191
Une violence	191
De la demande au pacte	192
Les rôles respectifs	194
Le projet commun	194
La fin et les moyens	195
Le projet d'établissement	195
8. LE MAL	
Génial ou fou ?	198
<i>Deux suppositions</i>	199
<i>Se débarrasser du génie</i>	199
<i>Un peu d'histoire</i>	200
Le combat du bien et du mal	201
<i>Deux traditions</i>	201
Le triomphe du Bien ou l'optimisme tragique	201
Un fragile équilibre ou le pessimisme moral	202
<i>Deux aires culturelles</i>	204
Laïcité	206
<i>Se passer de la croyance</i>	206
<i>Deux conditions</i>	207
<i>Un choix</i>	208
9. LA MORALE OU LA LOI ?	
L'intériorisation de la loi	209
<i>La Loi ou la loi ?</i>	210

<i>L'écriture comme médiation</i>	177
<i>J'ai écrit</i>	178
L'écriture et le pouvoir	179
7. LE PROJET	
L'avenir en butte au futur	182
<i>Un peu de syntaxe</i>	182
<i>Trois façons d'annoncer</i>	183
Le futur ou la prédiction	183
Le présent à venir ou la promesse	184
L'intention	185
Trois attitudes	186
<i>La rigidité</i>	186
<i>Le flou</i>	187
<i>Le projet</i>	188
Sur quoi faire porter l'évaluation ?	188
Un objectif précis	188
Le motif	189
<i>Pour, ou le contrat</i>	190
<i>Parce que, ou le pacte</i>	191
Une violence	191
De la demande au pacte	192
Les rôles respectifs	194
Le projet commun	194
La fin et les moyens	195
Le projet d'établissement	195
8. LE MAL	
Génial ou fou ?	198
<i>Deux suppositions</i>	199
<i>Se débarrasser du génie</i>	199
<i>Un peu d'histoire</i>	200
Le combat du bien et du mal	201
<i>Deux traditions</i>	201
Le triomphe du Bien ou l'optimisme tragique	201
Un fragile équilibre ou le pessimisme moral	202
<i>Deux aires culturelles</i>	204
Laïcité	206
<i>Se passer de la croyance</i>	206
<i>Deux conditions</i>	207
<i>Un choix</i>	208
9. LA MORALE OU LA LOI ?	
L'intériorisation de la loi	209
<i>La Loi ou la loi ?</i>	210

<i>L'écriture comme médiation</i>	177
<i>J'ai écrit</i>	178
L'écriture et le pouvoir	179
7. LE PROJET	
L'avenir en butte au futur	182
<i>Un peu de syntaxe</i>	182
<i>Trois façons d'annoncer</i>	183
Le futur ou la prédiction	183
Le présent à venir ou la promesse	184
L'intention	185
Trois attitudes	186
<i>La rigidité</i>	186
<i>Le flou</i>	187
<i>Le projet</i>	188
Sur quoi faire porter l'évaluation ?	188
Un objectif précis	188
Le motif	189
<i>Pour, ou le contrat</i>	190
<i>Parce que, ou le pacte</i>	191
Une violence	191
De la demande au pacte	192
Les rôles respectifs	194
Le projet commun	194
La fin et les moyens	195
Le projet d'établissement	195
8. LE MAL	
Génial ou fou ?	198
<i>Deux suppositions</i>	199
<i>Se débarrasser du génie</i>	199
<i>Un peu d'histoire</i>	200
Le combat du bien et du mal	201
<i>Deux traditions</i>	201
Le triomphe du Bien ou l'optimisme tragique	201
Un fragile équilibre ou le pessimisme moral	202
<i>Deux aires culturelles</i>	204
Laïcité	206
<i>Se passer de la croyance</i>	206
<i>Deux conditions</i>	207
<i>Un choix</i>	208
9. LA MORALE OU LA LOI ?	
L'intériorisation de la loi	209
<i>La Loi ou la loi ?</i>	210

<i>L'écriture comme médiation</i>	177
<i>J'ai écrit</i>	178
L'écriture et le pouvoir	179
7. LE PROJET	
L'avenir en butte au futur	182
<i>Un peu de syntaxe</i>	182
<i>Trois façons d'annoncer</i>	183
Le futur ou la prédiction	183
Le présent à venir ou la promesse	184
L'intention	185
Trois attitudes	186
<i>La rigidité</i>	186
<i>Le flou</i>	187
<i>Le projet</i>	188
Sur quoi faire porter l'évaluation ?	188
Un objectif précis	188
Le motif	189
<i>Pour, ou le contrat</i>	190
<i>Parce que, ou le pacte</i>	191
Une violence	191
De la demande au pacte	192
Les rôles respectifs	194
Le projet commun	194
La fin et les moyens	195
Le projet d'établissement	195
8. LE MAL	
Génial ou fou ?	198
<i>Deux suppositions</i>	199
<i>Se débarrasser du génie</i>	199
<i>Un peu d'histoire</i>	200
Le combat du bien et du mal	201
<i>Deux traditions</i>	201
Le triomphe du Bien ou l'optimisme tragique	201
Un fragile équilibre ou le pessimisme moral	202
<i>Deux aires culturelles</i>	204
Laïcité	206
<i>Se passer de la croyance</i>	206
<i>Deux conditions</i>	207
<i>Un choix</i>	208
9. LA MORALE OU LA LOI ?	
L'intériorisation de la loi	209
<i>La Loi ou la loi ?</i>	210

<i>L'écriture comme médiation</i>	177
<i>J'ai écrit</i>	178
L'écriture et le pouvoir	179
7. LE PROJET	
L'avenir en butte au futur	182
<i>Un peu de syntaxe</i>	182
<i>Trois façons d'annoncer</i>	183
Le futur ou la prédiction	183
Le présent à venir ou la promesse	184
L'intention	185
Trois attitudes	186
<i>La rigidité</i>	186
<i>Le flou</i>	187
<i>Le projet</i>	188
Sur quoi faire porter l'évaluation ?	188
Un objectif précis	188
Le motif	189
<i>Pour, ou le contrat</i>	190
<i>Parce que, ou le pacte</i>	191
Une violence	191
De la demande au pacte	192
Les rôles respectifs	194
Le projet commun	194
La fin et les moyens	195
Le projet d'établissement	195
8. LE MAL	
Génial ou fou ?	198
<i>Deux suppositions</i>	199
<i>Se débarrasser du génie</i>	199
<i>Un peu d'histoire</i>	200
Le combat du bien et du mal	201
<i>Deux traditions</i>	201
Le triomphe du Bien ou l'optimisme tragique	201
Un fragile équilibre ou le pessimisme moral	202
<i>Deux aires culturelles</i>	204
Laïcité	206
<i>Se passer de la croyance</i>	206
<i>Deux conditions</i>	207
<i>Un choix</i>	208
9. LA MORALE OU LA LOI ?	
L'intériorisation de la loi	209
<i>La Loi ou la loi ?</i>	210

<i>La Loi : une affaire divine</i>	210
<i>L'intériorisation : une affaire individuelle</i>	211
<i>Culpabilisation</i>	212
<i>Le châtement</i>	212
Rééducation	213
Mise à l'écart	214
L'extériorité de la loi	214
<i>L'aliénation sociale</i>	214
<i>La volonté commune</i>	216
<i>Devoirs et droits</i>	218
<i>Domaine privé et intimité</i>	218
L'acte privé	219
Le domaine privé	219
Le domaine intime	220
Domaines gigognes	221
Jusqu'ou aller ?	222
<i>Apprentissage</i>	222
Les habitus	224
<i>Le registre du même</i>	224
Habitus et loi	225
La morale	225
<i>Leurre identitaire</i>	226
<i>L'impolitesse</i>	227
Les habitus religieux	227
Les « incivilités »	230
L'éducation au mal	232
<i>La loi ou la morale ?</i>	232
<i>Le légalisme actif</i>	232
Exclusion	232
Le zèle	233
<i>Le légalisme passif</i>	234
La thérapie	235
<i>La thérapie et la loi</i>	235
<i>Trois orientations</i>	235
<i>Le lien comme patient</i>	236
<i>La thérapie et la Loi</i>	236
L'action sociale	237
Choix de civilisation	238
INDEX DES TOMES 1, 2 ET 3	239
<i>Index des thèmes</i>	239
<i>Index des vignettes cliniques</i>	247
<i>Index des références bibliographiques et cinématographiques</i>	247
<i>Index des noms autres que ceux des auteurs déjà indexés</i>	259

<i>La Loi : une affaire divine</i>	210
<i>L'intériorisation : une affaire individuelle</i>	211
<i>Culpabilisation</i>	212
<i>Le châtement</i>	212
Rééducation	213
Mise à l'écart	214
L'extériorité de la loi	214
<i>L'aliénation sociale</i>	214
<i>La volonté commune</i>	216
<i>Devoirs et droits</i>	218
<i>Domaine privé et intimité</i>	218
L'acte privé	219
Le domaine privé	219
Le domaine intime	220
Domaines gigognes	221
Jusqu'ou aller ?	222
<i>Apprentissage</i>	222
Les habitus	224
<i>Le registre du même</i>	224
Habitus et loi	225
La morale	225
<i>Leurre identitaire</i>	226
<i>L'impolitesse</i>	227
Les habitus religieux	227
Les « incivilités »	230
L'éducation au mal	232
<i>La loi ou la morale ?</i>	232
<i>Le légalisme actif</i>	232
Exclusion	232
Le zèle	233
<i>Le légalisme passif</i>	234
La thérapie	235
<i>La thérapie et la loi</i>	235
<i>Trois orientations</i>	235
<i>Le lien comme patient</i>	236
<i>La thérapie et la Loi</i>	236
L'action sociale	237
Choix de civilisation	238
INDEX DES TOMES 1, 2 ET 3	239
<i>Index des thèmes</i>	239
<i>Index des vignettes cliniques</i>	247
<i>Index des références bibliographiques et cinématographiques</i>	247
<i>Index des noms autres que ceux des auteurs déjà indexés</i>	259

<i>La Loi : une affaire divine</i>	210
<i>L'intériorisation : une affaire individuelle</i>	211
<i>Culpabilisation</i>	212
<i>Le châtement</i>	212
Rééducation	213
Mise à l'écart	214
L'extériorité de la loi	214
<i>L'aliénation sociale</i>	214
<i>La volonté commune</i>	216
<i>Devoirs et droits</i>	218
<i>Domaine privé et intimité</i>	218
L'acte privé	219
Le domaine privé	219
Le domaine intime	220
Domaines gigognes	221
Jusqu'ou aller ?	222
<i>Apprentissage</i>	222
Les habitus	224
<i>Le registre du même</i>	224
Habitus et loi	225
La morale	225
<i>Leurre identitaire</i>	226
<i>L'impolitesse</i>	227
Les habitus religieux	227
Les « incivilités »	230
L'éducation au mal	232
<i>La loi ou la morale ?</i>	232
<i>Le légalisme actif</i>	232
Exclusion	232
Le zèle	233
<i>Le légalisme passif</i>	234
La thérapie	235
<i>La thérapie et la loi</i>	235
<i>Trois orientations</i>	235
<i>Le lien comme patient</i>	236
<i>La thérapie et la Loi</i>	236
L'action sociale	237
Choix de civilisation	238
INDEX DES TOMES 1, 2 ET 3	239
<i>Index des thèmes</i>	239
<i>Index des vignettes cliniques</i>	247
<i>Index des références bibliographiques et cinématographiques</i>	247
<i>Index des noms autres que ceux des auteurs déjà indexés</i>	259

<i>La Loi : une affaire divine</i>	210
<i>L'intériorisation : une affaire individuelle</i>	211
<i>Culpabilisation</i>	212
<i>Le châtement</i>	212
Rééducation	213
Mise à l'écart	214
L'extériorité de la loi	214
<i>L'aliénation sociale</i>	214
<i>La volonté commune</i>	216
<i>Devoirs et droits</i>	218
<i>Domaine privé et intimité</i>	218
L'acte privé	219
Le domaine privé	219
Le domaine intime	220
Domaines gigognes	221
Jusqu'ou aller ?	222
<i>Apprentissage</i>	222
Les habitus	224
<i>Le registre du même</i>	224
Habitus et loi	225
La morale	225
<i>Leurre identitaire</i>	226
<i>L'impolitesse</i>	227
Les habitus religieux	227
Les « incivilités »	230
L'éducation au mal	232
<i>La loi ou la morale ?</i>	232
<i>Le légalisme actif</i>	232
Exclusion	232
Le zèle	233
<i>Le légalisme passif</i>	234
La thérapie	235
<i>La thérapie et la loi</i>	235
<i>Trois orientations</i>	235
<i>Le lien comme patient</i>	236
<i>La thérapie et la Loi</i>	236
L'action sociale	237
Choix de civilisation	238
INDEX DES TOMES 1, 2 ET 3	239
<i>Index des thèmes</i>	239
<i>Index des vignettes cliniques</i>	247
<i>Index des références bibliographiques et cinématographiques</i>	247
<i>Index des noms autres que ceux des auteurs déjà indexés</i>	259

<i>La Loi : une affaire divine</i>	210
<i>L'intériorisation : une affaire individuelle</i>	211
<i>Culpabilisation</i>	212
<i>Le châtement</i>	212
Rééducation	213
Mise à l'écart	214
L'extériorité de la loi	214
<i>L'aliénation sociale</i>	214
<i>La volonté commune</i>	216
<i>Devoirs et droits</i>	218
<i>Domaine privé et intimité</i>	218
L'acte privé	219
Le domaine privé	219
Le domaine intime	220
Domaines gigognes	221
Jusqu'ou aller ?	222
<i>Apprentissage</i>	222
Les habitus	224
<i>Le registre du même</i>	224
Habitus et loi	225
La morale	225
<i>Leurre identitaire</i>	226
<i>L'impolitesse</i>	227
Les habitus religieux	227
Les « incivilités »	230
L'éducation au mal	232
<i>La loi ou la morale ?</i>	232
<i>Le légalisme actif</i>	232
Exclusion	232
Le zèle	233
<i>Le légalisme passif</i>	234
La thérapie	235
<i>La thérapie et la loi</i>	235
<i>Trois orientations</i>	235
<i>Le lien comme patient</i>	236
<i>La thérapie et la Loi</i>	236
L'action sociale	237
Choix de civilisation	238
INDEX DES TOMES 1, 2 ET 3	239
<i>Index des thèmes</i>	239
<i>Index des vignettes cliniques</i>	247
<i>Index des références bibliographiques et cinématographiques</i>	247
<i>Index des noms autres que ceux des auteurs déjà indexés</i>	259

Empreinte toujours vive d'un compagnonnage au long cours
– familial, amical, de voisinage, professionnel –
ou d'une rencontre éphémère,
chaque page de ce livre, ou peu s'en faut,
porte en filigrane un visage, des visages.

Que chacun et chacune de celles et de ceux qui lui ont ainsi,
à leur insu, apporté leur contribution
en soient remerciés.

Empreinte toujours vive d'un compagnonnage au long cours
– familial, amical, de voisinage, professionnel –
ou d'une rencontre éphémère,
chaque page de ce livre, ou peu s'en faut,
porte en filigrane un visage, des visages.

Que chacun et chacune de celles et de ceux qui lui ont ainsi,
à leur insu, apporté leur contribution
en soient remerciés.

Empreinte toujours vive d'un compagnonnage au long cours
– familial, amical, de voisinage, professionnel –
ou d'une rencontre éphémère,
chaque page de ce livre, ou peu s'en faut,
porte en filigrane un visage, des visages.

Que chacun et chacune de celles et de ceux qui lui ont ainsi,
à leur insu, apporté leur contribution
en soient remerciés.

Empreinte toujours vive d'un compagnonnage au long cours
– familial, amical, de voisinage, professionnel –
ou d'une rencontre éphémère,
chaque page de ce livre, ou peu s'en faut,
porte en filigrane un visage, des visages.

Que chacun et chacune de celles et de ceux qui lui ont ainsi,
à leur insu, apporté leur contribution
en soient remerciés.

Empreinte toujours vive d'un compagnonnage au long cours
– familial, amical, de voisinage, professionnel –
ou d'une rencontre éphémère,
chaque page de ce livre, ou peu s'en faut,
porte en filigrane un visage, des visages.
Que chacun et chacune de celles et de ceux qui lui ont ainsi,
à leur insu, apporté leur contribution
en soient remerciés.

PRÉFACE

Dans ma pratique de psychothérapeute et de formateur, j'ai choisi l'approche systémique comme outil me permettant de mieux comprendre les contextes dans lesquels la souffrance humaine émerge. Cette approche systémique s'est construite à partir d'isomorphismes entre des règles s'appliquant aux systèmes humains aussi bien qu'à des systèmes biologiques ou physico-chimiques, les thérapeutes systémiques ne cherchant nullement à plaquer sur leur domaine des concepts importés d'autres champs mais s'en servant pour créer des métaphores porteuses de nouvelles intuitions. J'étais donc un thérapeute confronté à ce que l'être humain pouvait avoir de plus intime et de plus singulier avec des outils importés d'autres champs. C'est alors que je fus frappé, comme d'autres avant moi, par la proximité entre les situations que vivaient mes patients et celles décrites par les mythes datant de l'Antiquité, aussi bien que par l'importance de la philosophie en tant qu'interrogation sur l'être humain et sur son destin pour des situations relevant de la condition humaine.

C'est à ce point de mon parcours que ma route a croisé celle d'Alain Boyer. Et ce fut une très belle rencontre, un de ces inestimables hasards de l'existence qui nous permettent de nous reconnaître sans préméditation. Je cherchais de l'aide pour transcrire mon expérience clinique. Il avait envie de relever un défi d'écriture, alors que depuis longtemps déjà son travail de correcteur et de « rewriteur » l'avait écarté des textes anciens. « Je n'ai jamais rencontré d'individu », me dit-il, formulant ainsi sa compréhension d'un sujet non séparable des liens qui le tiennent et le structurent.

C'est à partir de ce pont que nous avons engagé une collaboration professionnelle qui s'est progressivement transformée en amitié.

Nous avons questionné les étudiants en formation : « Quelles notions, quels concepts vous seraient utiles pour que vous puissiez encore mieux comprendre à quoi vous renvoie votre métier d'être en relation avec autrui ? » C'est ainsi que l'heure philosophique s'est installée, ritualisée, autour de thèmes très ordinaires de la vie quotidienne : la place, la dette, la relation...

La force d'Alain Boyer est de ne pas séparer la philosophie de la vie quotidienne, c'est-à-dire de relier les choses les unes aux autres d'une façon qui ne fragmente pas

PRÉFACE

Dans ma pratique de psychothérapeute et de formateur, j'ai choisi l'approche systémique comme outil me permettant de mieux comprendre les contextes dans lesquels la souffrance humaine émerge. Cette approche systémique s'est construite à partir d'isomorphismes entre des règles s'appliquant aux systèmes humains aussi bien qu'à des systèmes biologiques ou physico-chimiques, les thérapeutes systémiques ne cherchant nullement à plaquer sur leur domaine des concepts importés d'autres champs mais s'en servant pour créer des métaphores porteuses de nouvelles intuitions. J'étais donc un thérapeute confronté à ce que l'être humain pouvait avoir de plus intime et de plus singulier avec des outils importés d'autres champs. C'est alors que je fus frappé, comme d'autres avant moi, par la proximité entre les situations que vivaient mes patients et celles décrites par les mythes datant de l'Antiquité, aussi bien que par l'importance de la philosophie en tant qu'interrogation sur l'être humain et sur son destin pour des situations relevant de la condition humaine.

C'est à ce point de mon parcours que ma route a croisé celle d'Alain Boyer. Et ce fut une très belle rencontre, un de ces inestimables hasards de l'existence qui nous permettent de nous reconnaître sans préméditation. Je cherchais de l'aide pour transcrire mon expérience clinique. Il avait envie de relever un défi d'écriture, alors que depuis longtemps déjà son travail de correcteur et de « rewriteur » l'avait écarté des textes anciens. « Je n'ai jamais rencontré d'individu », me dit-il, formulant ainsi sa compréhension d'un sujet non séparable des liens qui le tiennent et le structurent.

C'est à partir de ce pont que nous avons engagé une collaboration professionnelle qui s'est progressivement transformée en amitié.

Nous avons questionné les étudiants en formation : « Quelles notions, quels concepts vous seraient utiles pour que vous puissiez encore mieux comprendre à quoi vous renvoie votre métier d'être en relation avec autrui ? » C'est ainsi que l'heure philosophique s'est installée, ritualisée, autour de thèmes très ordinaires de la vie quotidienne : la place, la dette, la relation...

La force d'Alain Boyer est de ne pas séparer la philosophie de la vie quotidienne, c'est-à-dire de relier les choses les unes aux autres d'une façon qui ne fragmente pas

PRÉFACE

Dans ma pratique de psychothérapeute et de formateur, j'ai choisi l'approche systémique comme outil me permettant de mieux comprendre les contextes dans lesquels la souffrance humaine émerge. Cette approche systémique s'est construite à partir d'isomorphismes entre des règles s'appliquant aux systèmes humains aussi bien qu'à des systèmes biologiques ou physico-chimiques, les thérapeutes systémiques ne cherchant nullement à plaquer sur leur domaine des concepts importés d'autres champs mais s'en servant pour créer des métaphores porteuses de nouvelles intuitions. J'étais donc un thérapeute confronté à ce que l'être humain pouvait avoir de plus intime et de plus singulier avec des outils importés d'autres champs. C'est alors que je fus frappé, comme d'autres avant moi, par la proximité entre les situations que vivaient mes patients et celles décrites par les mythes datant de l'Antiquité, aussi bien que par l'importance de la philosophie en tant qu'interrogation sur l'être humain et sur son destin pour des situations relevant de la condition humaine.

C'est à ce point de mon parcours que ma route a croisé celle d'Alain Boyer. Et ce fut une très belle rencontre, un de ces inestimables hasards de l'existence qui nous permettent de nous reconnaître sans préméditation. Je cherchais de l'aide pour transcrire mon expérience clinique. Il avait envie de relever un défi d'écriture, alors que depuis longtemps déjà son travail de correcteur et de « rewriteur » l'avait écarté des textes anciens. « Je n'ai jamais rencontré d'individu », me dit-il, formulant ainsi sa compréhension d'un sujet non séparable des liens qui le tiennent et le structurent.

C'est à partir de ce pont que nous avons engagé une collaboration professionnelle qui s'est progressivement transformée en amitié.

Nous avons questionné les étudiants en formation : « Quelles notions, quels concepts vous seraient utiles pour que vous puissiez encore mieux comprendre à quoi vous renvoie votre métier d'être en relation avec autrui ? » C'est ainsi que l'heure philosophique s'est installée, ritualisée, autour de thèmes très ordinaires de la vie quotidienne : la place, la dette, la relation...

La force d'Alain Boyer est de ne pas séparer la philosophie de la vie quotidienne, c'est-à-dire de relier les choses les unes aux autres d'une façon qui ne fragmente pas

PRÉFACE

Dans ma pratique de psychothérapeute et de formateur, j'ai choisi l'approche systémique comme outil me permettant de mieux comprendre les contextes dans lesquels la souffrance humaine émerge. Cette approche systémique s'est construite à partir d'isomorphismes entre des règles s'appliquant aux systèmes humains aussi bien qu'à des systèmes biologiques ou physico-chimiques, les thérapeutes systémiques ne cherchant nullement à plaquer sur leur domaine des concepts importés d'autres champs mais s'en servant pour créer des métaphores porteuses de nouvelles intuitions. J'étais donc un thérapeute confronté à ce que l'être humain pouvait avoir de plus intime et de plus singulier avec des outils importés d'autres champs. C'est alors que je fus frappé, comme d'autres avant moi, par la proximité entre les situations que vivaient mes patients et celles décrites par les mythes datant de l'Antiquité, aussi bien que par l'importance de la philosophie en tant qu'interrogation sur l'être humain et sur son destin pour des situations relevant de la condition humaine.

C'est à ce point de mon parcours que ma route a croisé celle d'Alain Boyer. Et ce fut une très belle rencontre, un de ces inestimables hasards de l'existence qui nous permettent de nous reconnaître sans préméditation. Je cherchais de l'aide pour transcrire mon expérience clinique. Il avait envie de relever un défi d'écriture, alors que depuis longtemps déjà son travail de correcteur et de « rewriteur » l'avait écarté des textes anciens. « Je n'ai jamais rencontré d'individu », me dit-il, formulant ainsi sa compréhension d'un sujet non séparable des liens qui le tiennent et le structurent.

C'est à partir de ce pont que nous avons engagé une collaboration professionnelle qui s'est progressivement transformée en amitié.

Nous avons questionné les étudiants en formation : « Quelles notions, quels concepts vous seraient utiles pour que vous puissiez encore mieux comprendre à quoi vous renvoie votre métier d'être en relation avec autrui ? » C'est ainsi que l'heure philosophique s'est installée, ritualisée, autour de thèmes très ordinaires de la vie quotidienne : la place, la dette, la relation...

La force d'Alain Boyer est de ne pas séparer la philosophie de la vie quotidienne, c'est-à-dire de relier les choses les unes aux autres d'une façon qui ne fragmente pas

PRÉFACE

Dans ma pratique de psychothérapeute et de formateur, j'ai choisi l'approche systémique comme outil me permettant de mieux comprendre les contextes dans lesquels la souffrance humaine émerge. Cette approche systémique s'est construite à partir d'isomorphismes entre des règles s'appliquant aux systèmes humains aussi bien qu'à des systèmes biologiques ou physico-chimiques, les thérapeutes systémiques ne cherchant nullement à plaquer sur leur domaine des concepts importés d'autres champs mais s'en servant pour créer des métaphores porteuses de nouvelles intuitions. J'étais donc un thérapeute confronté à ce que l'être humain pouvait avoir de plus intime et de plus singulier avec des outils importés d'autres champs. C'est alors que je fus frappé, comme d'autres avant moi, par la proximité entre les situations que vivaient mes patients et celles décrites par les mythes datant de l'Antiquité, aussi bien que par l'importance de la philosophie en tant qu'interrogation sur l'être humain et sur son destin pour des situations relevant de la condition humaine.

C'est à ce point de mon parcours que ma route a croisé celle d'Alain Boyer. Et ce fut une très belle rencontre, un de ces inestimables hasards de l'existence qui nous permettent de nous reconnaître sans préméditation. Je cherchais de l'aide pour transcrire mon expérience clinique. Il avait envie de relever un défi d'écriture, alors que depuis longtemps déjà son travail de correcteur et de « rewriteur » l'avait écarté des textes anciens. « Je n'ai jamais rencontré d'individu », me dit-il, formulant ainsi sa compréhension d'un sujet non séparable des liens qui le tiennent et le structurent.

C'est à partir de ce pont que nous avons engagé une collaboration professionnelle qui s'est progressivement transformée en amitié.

Nous avons questionné les étudiants en formation : « Quelles notions, quels concepts vous seraient utiles pour que vous puissiez encore mieux comprendre à quoi vous renvoie votre métier d'être en relation avec autrui ? » C'est ainsi que l'heure philosophique s'est installée, ritualisée, autour de thèmes très ordinaires de la vie quotidienne : la place, la dette, la relation...

La force d'Alain Boyer est de ne pas séparer la philosophie de la vie quotidienne, c'est-à-dire de relier les choses les unes aux autres d'une façon qui ne fragmente pas

réflexion et quotidien : celle-là naît de celui-ci, qui à son tour en est modifié. La philosophie chemine avec la vie, qui s'en retrouve imprégnée du souci du bien commun. Ainsi ce qu'il dit aide-t-il chacun non seulement à penser sa pratique mais encore à apprendre à la penser par lui-même en s'appropriant les outils mis à sa disposition.

Le texte renvoie à la fois à notre héritage philosophique, force de résistance ou capital de ressources, tantôt l'un, tantôt l'autre – autant le savoir aussi –, mais aussi, tout bonnement, à ces questions de bon sens qui n'ont guère besoin de se parer de déguisements théoriques pour avoir l'air plus pertinentes ou plus justes.

Chacun ici est confronté à se faire son opinion, qu'elle soit même critique, plutôt que de suivre comme allant de soi une conceptualisation dans l'air du temps. Que l'on soit formateur, directeur d'institution, médecin, psychologue, chef de service, éducateur, maîtresse de maison, etc., chacun s'y retrouve.

En ce sens, je ne peux que souscrire au titre de ce livre : c'est bien d'un guide qu'il s'agit, celui qui va ouvrir les pistes pour que chacun trouve et choisisse son chemin, en fonction du contexte dans lequel il s'inscrit, de la place qu'il occupe et du rôle qu'il interprète.

En ce qui me concerne, je ne me sens pas obligé de lire d'un trait l'ensemble de l'ouvrage. Quand un thème se réveille en moi, je lis ce qui est écrit à ce sujet ; peu importe si je n'ai sans doute pas saisi tout ce qui est dit et si tout n'a pas pris sens à la première lecture : j'y reviendrai plus tard.

Éric Trappeniers

réflexion et quotidien : celle-là naît de celui-ci, qui à son tour en est modifié. La philosophie chemine avec la vie, qui s'en retrouve imprégnée du souci du bien commun. Ainsi ce qu'il dit aide-t-il chacun non seulement à penser sa pratique mais encore à apprendre à la penser par lui-même en s'appropriant les outils mis à sa disposition.

Le texte renvoie à la fois à notre héritage philosophique, force de résistance ou capital de ressources, tantôt l'un, tantôt l'autre – autant le savoir aussi –, mais aussi, tout bonnement, à ces questions de bon sens qui n'ont guère besoin de se parer de déguisements théoriques pour avoir l'air plus pertinentes ou plus justes.

Chacun ici est confronté à se faire son opinion, qu'elle soit même critique, plutôt que de suivre comme allant de soi une conceptualisation dans l'air du temps. Que l'on soit formateur, directeur d'institution, médecin, psychologue, chef de service, éducateur, maîtresse de maison, etc., chacun s'y retrouve.

En ce sens, je ne peux que souscrire au titre de ce livre : c'est bien d'un guide qu'il s'agit, celui qui va ouvrir les pistes pour que chacun trouve et choisisse son chemin, en fonction du contexte dans lequel il s'inscrit, de la place qu'il occupe et du rôle qu'il interprète.

En ce qui me concerne, je ne me sens pas obligé de lire d'un trait l'ensemble de l'ouvrage. Quand un thème se réveille en moi, je lis ce qui est écrit à ce sujet ; peu importe si je n'ai sans doute pas saisi tout ce qui est dit et si tout n'a pas pris sens à la première lecture : j'y reviendrai plus tard.

Éric Trappeniers

réflexion et quotidien : celle-là naît de celui-ci, qui à son tour en est modifié. La philosophie chemine avec la vie, qui s'en retrouve imprégnée du souci du bien commun. Ainsi ce qu'il dit aide-t-il chacun non seulement à penser sa pratique mais encore à apprendre à la penser par lui-même en s'appropriant les outils mis à sa disposition.

Le texte renvoie à la fois à notre héritage philosophique, force de résistance ou capital de ressources, tantôt l'un, tantôt l'autre – autant le savoir aussi –, mais aussi, tout bonnement, à ces questions de bon sens qui n'ont guère besoin de se parer de déguisements théoriques pour avoir l'air plus pertinentes ou plus justes.

Chacun ici est confronté à se faire son opinion, qu'elle soit même critique, plutôt que de suivre comme allant de soi une conceptualisation dans l'air du temps. Que l'on soit formateur, directeur d'institution, médecin, psychologue, chef de service, éducateur, maîtresse de maison, etc., chacun s'y retrouve.

En ce sens, je ne peux que souscrire au titre de ce livre : c'est bien d'un guide qu'il s'agit, celui qui va ouvrir les pistes pour que chacun trouve et choisisse son chemin, en fonction du contexte dans lequel il s'inscrit, de la place qu'il occupe et du rôle qu'il interprète.

En ce qui me concerne, je ne me sens pas obligé de lire d'un trait l'ensemble de l'ouvrage. Quand un thème se réveille en moi, je lis ce qui est écrit à ce sujet ; peu importe si je n'ai sans doute pas saisi tout ce qui est dit et si tout n'a pas pris sens à la première lecture : j'y reviendrai plus tard.

Éric Trappeniers

réflexion et quotidien : celle-là naît de celui-ci, qui à son tour en est modifié. La philosophie chemine avec la vie, qui s'en retrouve imprégnée du souci du bien commun. Ainsi ce qu'il dit aide-t-il chacun non seulement à penser sa pratique mais encore à apprendre à la penser par lui-même en s'appropriant les outils mis à sa disposition.

Le texte renvoie à la fois à notre héritage philosophique, force de résistance ou capital de ressources, tantôt l'un, tantôt l'autre – autant le savoir aussi –, mais aussi, tout bonnement, à ces questions de bon sens qui n'ont guère besoin de se parer de déguisements théoriques pour avoir l'air plus pertinentes ou plus justes.

Chacun ici est confronté à se faire son opinion, qu'elle soit même critique, plutôt que de suivre comme allant de soi une conceptualisation dans l'air du temps. Que l'on soit formateur, directeur d'institution, médecin, psychologue, chef de service, éducateur, maîtresse de maison, etc., chacun s'y retrouve.

En ce sens, je ne peux que souscrire au titre de ce livre : c'est bien d'un guide qu'il s'agit, celui qui va ouvrir les pistes pour que chacun trouve et choisisse son chemin, en fonction du contexte dans lequel il s'inscrit, de la place qu'il occupe et du rôle qu'il interprète.

En ce qui me concerne, je ne me sens pas obligé de lire d'un trait l'ensemble de l'ouvrage. Quand un thème se réveille en moi, je lis ce qui est écrit à ce sujet ; peu importe si je n'ai sans doute pas saisi tout ce qui est dit et si tout n'a pas pris sens à la première lecture : j'y reviendrai plus tard.

Éric Trappeniers

réflexion et quotidien : celle-là naît de celui-ci, qui à son tour en est modifié. La philosophie chemine avec la vie, qui s'en retrouve imprégnée du souci du bien commun. Ainsi ce qu'il dit aide-t-il chacun non seulement à penser sa pratique mais encore à apprendre à la penser par lui-même en s'appropriant les outils mis à sa disposition.

Le texte renvoie à la fois à notre héritage philosophique, force de résistance ou capital de ressources, tantôt l'un, tantôt l'autre – autant le savoir aussi –, mais aussi, tout bonnement, à ces questions de bon sens qui n'ont guère besoin de se parer de déguisements théoriques pour avoir l'air plus pertinentes ou plus justes.

Chacun ici est confronté à se faire son opinion, qu'elle soit même critique, plutôt que de suivre comme allant de soi une conceptualisation dans l'air du temps. Que l'on soit formateur, directeur d'institution, médecin, psychologue, chef de service, éducateur, maîtresse de maison, etc., chacun s'y retrouve.

En ce sens, je ne peux que souscrire au titre de ce livre : c'est bien d'un guide qu'il s'agit, celui qui va ouvrir les pistes pour que chacun trouve et choisisse son chemin, en fonction du contexte dans lequel il s'inscrit, de la place qu'il occupe et du rôle qu'il interprète.

En ce qui me concerne, je ne me sens pas obligé de lire d'un trait l'ensemble de l'ouvrage. Quand un thème se réveille en moi, je lis ce qui est écrit à ce sujet ; peu importe si je n'ai sans doute pas saisi tout ce qui est dit et si tout n'a pas pris sens à la première lecture : j'y reviendrai plus tard.

Éric Trappeniers

PRÉSENTATION

Chacun des chapitres de ce livre est la rédaction de cours professés devant des professionnels du travail éducatif et médico-social. Or, si l'on est professionnel, on n'en est pas moins homme ou femme, pris dans un réseau de relations dont il n'est pas facile toujours de démêler les enjeux car cela demande qu'ils soient nommés. En outre, ces hommes et ces femmes qui, par leurs questions, par leurs objections, par le récit de telles ou telles de leurs expériences, ont fourni une part importante du matériau à partir duquel s'est bâtie cette réflexion sont, par leur travail quotidien, au plus près des souffrances de nos contemporains, de nos propres souffrances peut-être. C'est pourquoi, même si ce texte désormais ne s'adresse plus seulement à eux, il aurait été particulièrement inopportun, et ingrat, de gommer ce que leur présence lui a donné de spécifique ; simplement le lecteur devra-t-il se rappeler que, quand il est fait allusion à « la littérature », sans plus de précision, il s'agit de la littérature éditée à l'intention de ces professionnels : celle qui traite de l'aide sociale, d'éducation, de pédagogie, de psychologie – avec aussi ses divers aspects : psychanalyse, psychiatrie, psychothérapie... –, de rééducation, de soin médical, etc.

Chaque situation est, tout ensemble, et singulière, unique, et communicable, commune par un certain côté, puisqu'elle est humaine. Proposer des outils qui permettent de la concevoir dans la distinction et l'articulation des différents registres qui en disent la complexité (le rôle n'est pas du même ordre que la place, ni le pouvoir que l'autorité, ni le sujet que la personne ou l'individu, ni le bien commun que l'intérêt général, ni la communauté que la collectivité, ni la violence que la brutalité, ni la relation que l'interaction, ni la responsabilité que la culpabilité, ni la mère que la génitrice, ni l'enfant que la progéniture, ni la liberté que l'autonomie, etc.), ainsi s'est précisé, au fur et à mesure des rencontres, le projet de cette entreprise. Il est ambitieux. Ce n'est pas une raison pour y renoncer, par peur de paraître prétentieux par exemple ; si on l'est, c'est la pratique qui le dira, et sans tarder. Car c'est la condition pour que cette pratique, abdiquant l'illusoire toute-puissance que confère, inconsciemment souvent, la réduction

PRÉSENTATION

Chacun des chapitres de ce livre est la rédaction de cours professés devant des professionnels du travail éducatif et médico-social. Or, si l'on est professionnel, on n'en est pas moins homme ou femme, pris dans un réseau de relations dont il n'est pas facile toujours de démêler les enjeux car cela demande qu'ils soient nommés. En outre, ces hommes et ces femmes qui, par leurs questions, par leurs objections, par le récit de telles ou telles de leurs expériences, ont fourni une part importante du matériau à partir duquel s'est bâtie cette réflexion sont, par leur travail quotidien, au plus près des souffrances de nos contemporains, de nos propres souffrances peut-être. C'est pourquoi, même si ce texte désormais ne s'adresse plus seulement à eux, il aurait été particulièrement inopportun, et ingrat, de gommer ce que leur présence lui a donné de spécifique ; simplement le lecteur devra-t-il se rappeler que, quand il est fait allusion à « la littérature », sans plus de précision, il s'agit de la littérature éditée à l'intention de ces professionnels : celle qui traite de l'aide sociale, d'éducation, de pédagogie, de psychologie – avec aussi ses divers aspects : psychanalyse, psychiatrie, psychothérapie... –, de rééducation, de soin médical, etc.

Chaque situation est, tout ensemble, et singulière, unique, et communicable, commune par un certain côté, puisqu'elle est humaine. Proposer des outils qui permettent de la concevoir dans la distinction et l'articulation des différents registres qui en disent la complexité (le rôle n'est pas du même ordre que la place, ni le pouvoir que l'autorité, ni le sujet que la personne ou l'individu, ni le bien commun que l'intérêt général, ni la communauté que la collectivité, ni la violence que la brutalité, ni la relation que l'interaction, ni la responsabilité que la culpabilité, ni la mère que la génitrice, ni l'enfant que la progéniture, ni la liberté que l'autonomie, etc.), ainsi s'est précisé, au fur et à mesure des rencontres, le projet de cette entreprise. Il est ambitieux. Ce n'est pas une raison pour y renoncer, par peur de paraître prétentieux par exemple ; si on l'est, c'est la pratique qui le dira, et sans tarder. Car c'est la condition pour que cette pratique, abdiquant l'illusoire toute-puissance que confère, inconsciemment souvent, la réduction

PRÉSENTATION

Chacun des chapitres de ce livre est la rédaction de cours professés devant des professionnels du travail éducatif et médico-social. Or, si l'on est professionnel, on n'en est pas moins homme ou femme, pris dans un réseau de relations dont il n'est pas facile toujours de démêler les enjeux car cela demande qu'ils soient nommés. En outre, ces hommes et ces femmes qui, par leurs questions, par leurs objections, par le récit de telles ou telles de leurs expériences, ont fourni une part importante du matériau à partir duquel s'est bâtie cette réflexion sont, par leur travail quotidien, au plus près des souffrances de nos contemporains, de nos propres souffrances peut-être. C'est pourquoi, même si ce texte désormais ne s'adresse plus seulement à eux, il aurait été particulièrement inopportun, et ingrat, de gommer ce que leur présence lui a donné de spécifique ; simplement le lecteur devra-t-il se rappeler que, quand il est fait allusion à « la littérature », sans plus de précision, il s'agit de la littérature éditée à l'intention de ces professionnels : celle qui traite de l'aide sociale, d'éducation, de pédagogie, de psychologie – avec aussi ses divers aspects : psychanalyse, psychiatrie, psychothérapie... –, de rééducation, de soin médical, etc.

Chaque situation est, tout ensemble, et singulière, unique, et communicable, commune par un certain côté, puisqu'elle est humaine. Proposer des outils qui permettent de la concevoir dans la distinction et l'articulation des différents registres qui en disent la complexité (le rôle n'est pas du même ordre que la place, ni le pouvoir que l'autorité, ni le sujet que la personne ou l'individu, ni le bien commun que l'intérêt général, ni la communauté que la collectivité, ni la violence que la brutalité, ni la relation que l'interaction, ni la responsabilité que la culpabilité, ni la mère que la génitrice, ni l'enfant que la progéniture, ni la liberté que l'autonomie, etc.), ainsi s'est précisé, au fur et à mesure des rencontres, le projet de cette entreprise. Il est ambitieux. Ce n'est pas une raison pour y renoncer, par peur de paraître prétentieux par exemple ; si on l'est, c'est la pratique qui le dira, et sans tarder. Car c'est la condition pour que cette pratique, abdiquant l'illusoire toute-puissance que confère, inconsciemment souvent, la réduction

PRÉSENTATION

Chacun des chapitres de ce livre est la rédaction de cours professés devant des professionnels du travail éducatif et médico-social. Or, si l'on est professionnel, on n'en est pas moins homme ou femme, pris dans un réseau de relations dont il n'est pas facile toujours de démêler les enjeux car cela demande qu'ils soient nommés. En outre, ces hommes et ces femmes qui, par leurs questions, par leurs objections, par le récit de telles ou telles de leurs expériences, ont fourni une part importante du matériau à partir duquel s'est bâtie cette réflexion sont, par leur travail quotidien, au plus près des souffrances de nos contemporains, de nos propres souffrances peut-être. C'est pourquoi, même si ce texte désormais ne s'adresse plus seulement à eux, il aurait été particulièrement inopportun, et ingrat, de gommer ce que leur présence lui a donné de spécifique ; simplement le lecteur devra-t-il se rappeler que, quand il est fait allusion à « la littérature », sans plus de précision, il s'agit de la littérature éditée à l'intention de ces professionnels : celle qui traite de l'aide sociale, d'éducation, de pédagogie, de psychologie – avec aussi ses divers aspects : psychanalyse, psychiatrie, psychothérapie... –, de rééducation, de soin médical, etc.

Chaque situation est, tout ensemble, et singulière, unique, et communicable, commune par un certain côté, puisqu'elle est humaine. Proposer des outils qui permettent de la concevoir dans la distinction et l'articulation des différents registres qui en disent la complexité (le rôle n'est pas du même ordre que la place, ni le pouvoir que l'autorité, ni le sujet que la personne ou l'individu, ni le bien commun que l'intérêt général, ni la communauté que la collectivité, ni la violence que la brutalité, ni la relation que l'interaction, ni la responsabilité que la culpabilité, ni la mère que la génitrice, ni l'enfant que la progéniture, ni la liberté que l'autonomie, etc.), ainsi s'est précisé, au fur et à mesure des rencontres, le projet de cette entreprise. Il est ambitieux. Ce n'est pas une raison pour y renoncer, par peur de paraître prétentieux par exemple ; si on l'est, c'est la pratique qui le dira, et sans tarder. Car c'est la condition pour que cette pratique, abdiquant l'illusoire toute-puissance que confère, inconsciemment souvent, la réduction

PRÉSENTATION

Chacun des chapitres de ce livre est la rédaction de cours professés devant des professionnels du travail éducatif et médico-social. Or, si l'on est professionnel, on n'en est pas moins homme ou femme, pris dans un réseau de relations dont il n'est pas facile toujours de démêler les enjeux car cela demande qu'ils soient nommés. En outre, ces hommes et ces femmes qui, par leurs questions, par leurs objections, par le récit de telles ou telles de leurs expériences, ont fourni une part importante du matériau à partir duquel s'est bâtie cette réflexion sont, par leur travail quotidien, au plus près des souffrances de nos contemporains, de nos propres souffrances peut-être. C'est pourquoi, même si ce texte désormais ne s'adresse plus seulement à eux, il aurait été particulièrement inopportun, et ingrat, de gommer ce que leur présence lui a donné de spécifique ; simplement le lecteur devra-t-il se rappeler que, quand il est fait allusion à « la littérature », sans plus de précision, il s'agit de la littérature éditée à l'intention de ces professionnels : celle qui traite de l'aide sociale, d'éducation, de pédagogie, de psychologie – avec aussi ses divers aspects : psychanalyse, psychiatrie, psychothérapie... –, de rééducation, de soin médical, etc.

Chaque situation est, tout ensemble, et singulière, unique, et communicable, commune par un certain côté, puisqu'elle est humaine. Proposer des outils qui permettent de la concevoir dans la distinction et l'articulation des différents registres qui en disent la complexité (le rôle n'est pas du même ordre que la place, ni le pouvoir que l'autorité, ni le sujet que la personne ou l'individu, ni le bien commun que l'intérêt général, ni la communauté que la collectivité, ni la violence que la brutalité, ni la relation que l'interaction, ni la responsabilité que la culpabilité, ni la mère que la génitrice, ni l'enfant que la progéniture, ni la liberté que l'autonomie, etc.), ainsi s'est précisé, au fur et à mesure des rencontres, le projet de cette entreprise. Il est ambitieux. Ce n'est pas une raison pour y renoncer, par peur de paraître prétentieux par exemple ; si on l'est, c'est la pratique qui le dira, et sans tarder. Car c'est la condition pour que cette pratique, abdiquant l'illusoire toute-puissance que confère, inconsciemment souvent, la réduction

à des idées générales, se fasse humblement attentive à chaque situation singulière et recrée chaque fois les mots pour la dire¹. C'est ce qui différencie un outil conceptuel d'une idée générale : chaque fois, il repasse par la forge pour être adéquat à son usage dans son articulation avec le ou les autres outils nécessaires ; l'articulation entre la place et le rôle, par exemple, n'est pas la même selon qu'il s'agit d'un vivant ou d'un mort, d'un enseignant ou d'un parent, d'un parent ou d'un beau-parent, d'un meurtrier déclaré irresponsable ou d'un enfant, etc. ; mais, entre l'une et l'autre de ces situations, elle permet de concevoir en quoi elles sont *et* les mêmes – dicibles en ces termes qui leur sont communs – *et*, chaque fois, singulières.

Ils écoutent. Je parle. J'expose ce que j'ai préparé sur le thème qu'ils m'ont demandé de traiter. D'abord décontenancés, souvent, par une approche dont ils n'ont guère l'habitude, ils font silence. Tout en continuant, je recueille sur leurs visages l'écho de ce qu'ils entendent. La surprise – c'est bon, je peux avancer. La complicité – attention, entendent-ils vraiment ce que je dis ou suis-je en train de les conforter dans leur ancienne prévention ? Toute la gamme des émotions, de la perplexité inquiète à la franche indignation, auxquelles il va falloir donner le temps de se dire, et tant pis pour ce que j'avais prévu. « Ça va ? » À leur tour ils prennent la parole. Ils contestent, ils demandent « d'aller moins vite », ils apportent des anecdotes qui viennent illustrer ce que j'ai dit ou qui appellent à le nuancer, ils se demandent si ce qu'ils ont entendu s'applique à telle circonstance de leur vie ou de leur pratique professionnelle, ils évoquent des prolongements, ils relèvent des présupposés. C'est le temps des mises au point. Ensemble. Puis je reprends le fil. De retour à ma table, je note ce que j'ai retenu de leurs remarques, pour en tenir compte à l'avenir, devant d'autres groupes.

Qui seront à la fois semblables et différents. Semblables car tous partagent un même souci : être utiles au mieux aux femmes, aux hommes ou/et aux enfants auprès desquels ils sont mandatés, que ce soit dans le travail éducatif, dans le travail social ou dans le travail médico-social. Différents car chaque groupe est unique. Par son importance numérique : de quatre ou cinq membres à une trentaine ; par les âges des participants, qui s'échelonnent de 25 ans, pour les plus jeunes, à 55, pour les plus âgés ; par leur répartition en hommes et en femmes ; par les fonctions qu'ils remplissent. Mais unique surtout par la dynamique qui le traverse ; et c'est chaque fois une surprise : mettez ensemble des gens qui ne se connaissent pas et très vite chaque groupe trouve son caractère propre, qui induit chez l'intervenant une façon différente d'aborder ce dont il traite. Parler suppose en effet d'entendre comment on est écouté, sinon une machine morte suffirait à débiter ce qui ne serait plus que de l'information. Devant ceux-ci, qui sont plutôt consommateurs, passifs, il faut « fournir », avec en arrière-pensée cette inquiétude : ne suis-je pas en train de les ennuyer ? suis-je assez clair ? suffisamment proche de leurs préoccupations ? Devant ceux-là, qui sont plus « porteurs », mais aussi plus brouillons, il faut veiller à garder le fil : il est si facile de dériver dans les généralités qui contentent tout le monde mais n'aident personne à réfléchir, quand elles ne font pas sombrer dans l'amalgame. Devant d'autres, plus sceptiques, voire narquois,

1. Cela ne signifie pas qu'il faille en créer de nouveaux mais que, chaque fois, l'articulation de tel mot du langage courant avec tel autre mot du langage courant recrée l'un et l'autre en en infléchissant le sens. Cela est expliqué dans le paragraphe consacré à l'échange langagier dans le chapitre intitulé « La loi ».

à des idées générales, se fasse humblement attentive à chaque situation singulière et recrée chaque fois les mots pour la dire¹. C'est ce qui différencie un outil conceptuel d'une idée générale : chaque fois, il repasse par la forge pour être adéquat à son usage dans son articulation avec le ou les autres outils nécessaires ; l'articulation entre la place et le rôle, par exemple, n'est pas la même selon qu'il s'agit d'un vivant ou d'un mort, d'un enseignant ou d'un parent, d'un parent ou d'un beau-parent, d'un meurtrier déclaré irresponsable ou d'un enfant, etc. ; mais, entre l'une et l'autre de ces situations, elle permet de concevoir en quoi elles sont *et* les mêmes – dicibles en ces termes qui leur sont communs – *et*, chaque fois, singulières.

Ils écoutent. Je parle. J'expose ce que j'ai préparé sur le thème qu'ils m'ont demandé de traiter. D'abord décontenancés, souvent, par une approche dont ils n'ont guère l'habitude, ils font silence. Tout en continuant, je recueille sur leurs visages l'écho de ce qu'ils entendent. La surprise – c'est bon, je peux avancer. La complicité – attention, entendent-ils vraiment ce que je dis ou suis-je en train de les conforter dans leur ancienne prévention ? Toute la gamme des émotions, de la perplexité inquiète à la franche indignation, auxquelles il va falloir donner le temps de se dire, et tant pis pour ce que j'avais prévu. « Ça va ? » À leur tour ils prennent la parole. Ils contestent, ils demandent « d'aller moins vite », ils apportent des anecdotes qui viennent illustrer ce que j'ai dit ou qui appellent à le nuancer, ils se demandent si ce qu'ils ont entendu s'applique à telle circonstance de leur vie ou de leur pratique professionnelle, ils évoquent des prolongements, ils relèvent des présupposés. C'est le temps des mises au point. Ensemble. Puis je reprends le fil. De retour à ma table, je note ce que j'ai retenu de leurs remarques, pour en tenir compte à l'avenir, devant d'autres groupes.

Qui seront à la fois semblables et différents. Semblables car tous partagent un même souci : être utiles au mieux aux femmes, aux hommes ou/et aux enfants auprès desquels ils sont mandatés, que ce soit dans le travail éducatif, dans le travail social ou dans le travail médico-social. Différents car chaque groupe est unique. Par son importance numérique : de quatre ou cinq membres à une trentaine ; par les âges des participants, qui s'échelonnent de 25 ans, pour les plus jeunes, à 55, pour les plus âgés ; par leur répartition en hommes et en femmes ; par les fonctions qu'ils remplissent. Mais unique surtout par la dynamique qui le traverse ; et c'est chaque fois une surprise : mettez ensemble des gens qui ne se connaissent pas et très vite chaque groupe trouve son caractère propre, qui induit chez l'intervenant une façon différente d'aborder ce dont il traite. Parler suppose en effet d'entendre comment on est écouté, sinon une machine morte suffirait à débiter ce qui ne serait plus que de l'information. Devant ceux-ci, qui sont plutôt consommateurs, passifs, il faut « fournir », avec en arrière-pensée cette inquiétude : ne suis-je pas en train de les ennuyer ? suis-je assez clair ? suffisamment proche de leurs préoccupations ? Devant ceux-là, qui sont plus « porteurs », mais aussi plus brouillons, il faut veiller à garder le fil : il est si facile de dériver dans les généralités qui contentent tout le monde mais n'aident personne à réfléchir, quand elles ne font pas sombrer dans l'amalgame. Devant d'autres, plus sceptiques, voire narquois,

1. Cela ne signifie pas qu'il faille en créer de nouveaux mais que, chaque fois, l'articulation de tel mot du langage courant avec tel autre mot du langage courant recrée l'un et l'autre en en infléchissant le sens. Cela est expliqué dans le paragraphe consacré à l'échange langagier dans le chapitre intitulé « La loi ».

à des idées générales, se fasse humblement attentive à chaque situation singulière et recrée chaque fois les mots pour la dire¹. C'est ce qui différencie un outil conceptuel d'une idée générale : chaque fois, il repasse par la forge pour être adéquat à son usage dans son articulation avec le ou les autres outils nécessaires ; l'articulation entre la place et le rôle, par exemple, n'est pas la même selon qu'il s'agit d'un vivant ou d'un mort, d'un enseignant ou d'un parent, d'un parent ou d'un beau-parent, d'un meurtrier déclaré irresponsable ou d'un enfant, etc. ; mais, entre l'une et l'autre de ces situations, elle permet de concevoir en quoi elles sont *et* les mêmes – dicibles en ces termes qui leur sont communs – *et*, chaque fois, singulières.

Ils écoutent. Je parle. J'expose ce que j'ai préparé sur le thème qu'ils m'ont demandé de traiter. D'abord décontenancés, souvent, par une approche dont ils n'ont guère l'habitude, ils font silence. Tout en continuant, je recueille sur leurs visages l'écho de ce qu'ils entendent. La surprise – c'est bon, je peux avancer. La complicité – attention, entendent-ils vraiment ce que je dis ou suis-je en train de les conforter dans leur ancienne prévention ? Toute la gamme des émotions, de la perplexité inquiète à la franche indignation, auxquelles il va falloir donner le temps de se dire, et tant pis pour ce que j'avais prévu. « Ça va ? » À leur tour ils prennent la parole. Ils contestent, ils demandent « d'aller moins vite », ils apportent des anecdotes qui viennent illustrer ce que j'ai dit ou qui appellent à le nuancer, ils se demandent si ce qu'ils ont entendu s'applique à telle circonstance de leur vie ou de leur pratique professionnelle, ils évoquent des prolongements, ils relèvent des présupposés. C'est le temps des mises au point. Ensemble. Puis je reprends le fil. De retour à ma table, je note ce que j'ai retenu de leurs remarques, pour en tenir compte à l'avenir, devant d'autres groupes.

Qui seront à la fois semblables et différents. Semblables car tous partagent un même souci : être utiles au mieux aux femmes, aux hommes ou/et aux enfants auprès desquels ils sont mandatés, que ce soit dans le travail éducatif, dans le travail social ou dans le travail médico-social. Différents car chaque groupe est unique. Par son importance numérique : de quatre ou cinq membres à une trentaine ; par les âges des participants, qui s'échelonnent de 25 ans, pour les plus jeunes, à 55, pour les plus âgés ; par leur répartition en hommes et en femmes ; par les fonctions qu'ils remplissent. Mais unique surtout par la dynamique qui le traverse ; et c'est chaque fois une surprise : mettez ensemble des gens qui ne se connaissent pas et très vite chaque groupe trouve son caractère propre, qui induit chez l'intervenant une façon différente d'aborder ce dont il traite. Parler suppose en effet d'entendre comment on est écouté, sinon une machine morte suffirait à débiter ce qui ne serait plus que de l'information. Devant ceux-ci, qui sont plutôt consommateurs, passifs, il faut « fournir », avec en arrière-pensée cette inquiétude : ne suis-je pas en train de les ennuyer ? suis-je assez clair ? suffisamment proche de leurs préoccupations ? Devant ceux-là, qui sont plus « porteurs », mais aussi plus brouillons, il faut veiller à garder le fil : il est si facile de dériver dans les généralités qui contentent tout le monde mais n'aident personne à réfléchir, quand elles ne font pas sombrer dans l'amalgame. Devant d'autres, plus sceptiques, voire narquois,

1. Cela ne signifie pas qu'il faille en créer de nouveaux mais que, chaque fois, l'articulation de tel mot du langage courant avec tel autre mot du langage courant recrée l'un et l'autre en en infléchissant le sens. Cela est expliqué dans le paragraphe consacré à l'échange langagier dans le chapitre intitulé « La loi ».

à des idées générales, se fasse humblement attentive à chaque situation singulière et recrée chaque fois les mots pour la dire¹. C'est ce qui différencie un outil conceptuel d'une idée générale : chaque fois, il repasse par la forge pour être adéquat à son usage dans son articulation avec le ou les autres outils nécessaires ; l'articulation entre la place et le rôle, par exemple, n'est pas la même selon qu'il s'agit d'un vivant ou d'un mort, d'un enseignant ou d'un parent, d'un parent ou d'un beau-parent, d'un meurtrier déclaré irresponsable ou d'un enfant, etc. ; mais, entre l'une et l'autre de ces situations, elle permet de concevoir en quoi elles sont *et* les mêmes – dicibles en ces termes qui leur sont communs – *et*, chaque fois, singulières.

Ils écoutent. Je parle. J'expose ce que j'ai préparé sur le thème qu'ils m'ont demandé de traiter. D'abord décontenancés, souvent, par une approche dont ils n'ont guère l'habitude, ils font silence. Tout en continuant, je recueille sur leurs visages l'écho de ce qu'ils entendent. La surprise – c'est bon, je peux avancer. La complicité – attention, entendent-ils vraiment ce que je dis ou suis-je en train de les conforter dans leur ancienne prévention ? Toute la gamme des émotions, de la perplexité inquiète à la franche indignation, auxquelles il va falloir donner le temps de se dire, et tant pis pour ce que j'avais prévu. « Ça va ? » À leur tour ils prennent la parole. Ils contestent, ils demandent « d'aller moins vite », ils apportent des anecdotes qui viennent illustrer ce que j'ai dit ou qui appellent à le nuancer, ils se demandent si ce qu'ils ont entendu s'applique à telle circonstance de leur vie ou de leur pratique professionnelle, ils évoquent des prolongements, ils relèvent des présupposés. C'est le temps des mises au point. Ensemble. Puis je reprends le fil. De retour à ma table, je note ce que j'ai retenu de leurs remarques, pour en tenir compte à l'avenir, devant d'autres groupes.

Qui seront à la fois semblables et différents. Semblables car tous partagent un même souci : être utiles au mieux aux femmes, aux hommes ou/et aux enfants auprès desquels ils sont mandatés, que ce soit dans le travail éducatif, dans le travail social ou dans le travail médico-social. Différents car chaque groupe est unique. Par son importance numérique : de quatre ou cinq membres à une trentaine ; par les âges des participants, qui s'échelonnent de 25 ans, pour les plus jeunes, à 55, pour les plus âgés ; par leur répartition en hommes et en femmes ; par les fonctions qu'ils remplissent. Mais unique surtout par la dynamique qui le traverse ; et c'est chaque fois une surprise : mettez ensemble des gens qui ne se connaissent pas et très vite chaque groupe trouve son caractère propre, qui induit chez l'intervenant une façon différente d'aborder ce dont il traite. Parler suppose en effet d'entendre comment on est écouté, sinon une machine morte suffirait à débiter ce qui ne serait plus que de l'information. Devant ceux-ci, qui sont plutôt consommateurs, passifs, il faut « fournir », avec en arrière-pensée cette inquiétude : ne suis-je pas en train de les ennuyer ? suis-je assez clair ? suffisamment proche de leurs préoccupations ? Devant ceux-là, qui sont plus « porteurs », mais aussi plus brouillons, il faut veiller à garder le fil : il est si facile de dériver dans les généralités qui contentent tout le monde mais n'aident personne à réfléchir, quand elles ne font pas sombrer dans l'amalgame. Devant d'autres, plus sceptiques, voire narquois,

1. Cela ne signifie pas qu'il faille en créer de nouveaux mais que, chaque fois, l'articulation de tel mot du langage courant avec tel autre mot du langage courant recrée l'un et l'autre en en infléchissant le sens. Cela est expliqué dans le paragraphe consacré à l'échange langagier dans le chapitre intitulé « La loi ».

à des idées générales, se fasse humblement attentive à chaque situation singulière et recrée chaque fois les mots pour la dire¹. C'est ce qui différencie un outil conceptuel d'une idée générale : chaque fois, il repasse par la forge pour être adéquat à son usage dans son articulation avec le ou les autres outils nécessaires ; l'articulation entre la place et le rôle, par exemple, n'est pas la même selon qu'il s'agit d'un vivant ou d'un mort, d'un enseignant ou d'un parent, d'un parent ou d'un beau-parent, d'un meurtrier déclaré irresponsable ou d'un enfant, etc. ; mais, entre l'une et l'autre de ces situations, elle permet de concevoir en quoi elles sont *et* les mêmes – dicibles en ces termes qui leur sont communs – *et*, chaque fois, singulières.

Ils écoutent. Je parle. J'expose ce que j'ai préparé sur le thème qu'ils m'ont demandé de traiter. D'abord décontenancés, souvent, par une approche dont ils n'ont guère l'habitude, ils font silence. Tout en continuant, je recueille sur leurs visages l'écho de ce qu'ils entendent. La surprise – c'est bon, je peux avancer. La complicité – attention, entendent-ils vraiment ce que je dis ou suis-je en train de les conforter dans leur ancienne prévention ? Toute la gamme des émotions, de la perplexité inquiète à la franche indignation, auxquelles il va falloir donner le temps de se dire, et tant pis pour ce que j'avais prévu. « Ça va ? » À leur tour ils prennent la parole. Ils contestent, ils demandent « d'aller moins vite », ils apportent des anecdotes qui viennent illustrer ce que j'ai dit ou qui appellent à le nuancer, ils se demandent si ce qu'ils ont entendu s'applique à telle circonstance de leur vie ou de leur pratique professionnelle, ils évoquent des prolongements, ils relèvent des présupposés. C'est le temps des mises au point. Ensemble. Puis je reprends le fil. De retour à ma table, je note ce que j'ai retenu de leurs remarques, pour en tenir compte à l'avenir, devant d'autres groupes.

Qui seront à la fois semblables et différents. Semblables car tous partagent un même souci : être utiles au mieux aux femmes, aux hommes ou/et aux enfants auprès desquels ils sont mandatés, que ce soit dans le travail éducatif, dans le travail social ou dans le travail médico-social. Différents car chaque groupe est unique. Par son importance numérique : de quatre ou cinq membres à une trentaine ; par les âges des participants, qui s'échelonnent de 25 ans, pour les plus jeunes, à 55, pour les plus âgés ; par leur répartition en hommes et en femmes ; par les fonctions qu'ils remplissent. Mais unique surtout par la dynamique qui le traverse ; et c'est chaque fois une surprise : mettez ensemble des gens qui ne se connaissent pas et très vite chaque groupe trouve son caractère propre, qui induit chez l'intervenant une façon différente d'aborder ce dont il traite. Parler suppose en effet d'entendre comment on est écouté, sinon une machine morte suffirait à débiter ce qui ne serait plus que de l'information. Devant ceux-ci, qui sont plutôt consommateurs, passifs, il faut « fournir », avec en arrière-pensée cette inquiétude : ne suis-je pas en train de les ennuyer ? suis-je assez clair ? suffisamment proche de leurs préoccupations ? Devant ceux-là, qui sont plus « porteurs », mais aussi plus brouillons, il faut veiller à garder le fil : il est si facile de dériver dans les généralités qui contentent tout le monde mais n'aident personne à réfléchir, quand elles ne font pas sombrer dans l'amalgame. Devant d'autres, plus sceptiques, voire narquois,

1. Cela ne signifie pas qu'il faille en créer de nouveaux mais que, chaque fois, l'articulation de tel mot du langage courant avec tel autre mot du langage courant recrée l'un et l'autre en en infléchissant le sens. Cela est expliqué dans le paragraphe consacré à l'échange langagier dans le chapitre intitulé « La loi ».

ce qui est une marque d'intérêt, certes, mais ambiguë, il faut doucement circonvenir leur circonspection, raconter davantage d'histoires qui illustrent comment s'incarne dans le quotidien le plus banal ce dont ils se méfient par une réticence irréfléchie devant ce qu'ils n'imaginent que comme froide abstraction ; ensuite, il faut être plus rigoureux que jamais dans l'articulation des différentes étapes du discours. Etc.

« C'est bien, ce que tu as écrit, mais je préfère quand tu parles », dit une de celles et de celles, précisément, qui m'ont demandé de rédiger ces cours pour pouvoir en garder des traces et les réemprunter quand l'occasion le demandera. C'est que l'écrit, qui s'adresse à tous, a nécessairement estompé ce que chaque groupe appelait de nuances qui lui étaient propres. C'est donc à la fois la même chose et autre chose.

Et puis, mais cela ils ne le savent pas, cette rédaction demande de résister à plusieurs tentations. Autant que faire se peut. Et, pour ce faire, de se fixer certaines limites.

La première, en l'absence de tout auditeur, est de me rappeler que cela s'adresse à un public particulier, sans pour autant l'enfermer dans cette particularité : tout professionnel qu'on soit, on n'en est pas moins d'abord citoyen. « Après ton cours, j'ai ressenti une espèce de soif de tout lire... Je suis allé au rayon Philosophie d'une librairie. Mais rien. Des tas de livres spécialisés sur des auteurs ou, au contraire, des approches tellement générales, pour convenir à tous les publics, qu'en fait elles ne conviennent à personne ou, du moins, pas à moi. » La remarque sonne comme un avertissement : « Ne nous oublie pas. » Mais aussi comme un rappel devant le danger. Car, attentif à leurs préoccupations particulières, sans doute, puisque c'est à eux que je m'adresse, mais pour, ces préoccupations, les dégager de ce qu'elles ont de particulier, de privé, en cherchant où elles rejoignent, non pas « l'humaine nature » – qui, dans la plupart des conversations et des publications, ressemble à ces auberges espagnoles du proverbe où chacun ne trouve que ce qu'il y amène –, mais la condition historique d'hommes et de femmes inscrits dans une communauté, elle-même inscrite dans une communauté plus vaste, qui elle-même...

La seconde, qui est une conséquence de la première, est de renoncer, à propos de tel ou tel thème, à dire un certain nombre de choses car elles ne vont pas à la question qui a été posée. Ainsi, par exemple, au sujet du travail, le chapitre peut paraître un peu court : rien sur la distinction entre division technique et division sociale, quasiment rien sur son organisation dans la structure capitaliste avec ses multiples conséquences, etc. ; c'est que la question était : « Pourrais-tu nous aider à réfléchir sur l'espèce de culte du travail qui nous habite ? » S'il est de toute façon illusoire de prétendre à quelque exhaustivité que ce soit, il n'empêche : la tentation est forte parfois de pourfendre tel ou tel livre dont « tout le monde parle » et qui n'est à mes yeux que cliché quand ce n'est pas forfaiture², ou de justifier ce que j'avance par rapport à l'opinion contraire de tel ou tel auteur, avec laquelle je ne suis pas d'accord mais que je respecte. Or se laisser aller à la première pente ne serait guère constructif et, sauf dans

2. J'appelle ici forfaiture la pratique qui consiste à abuser le lecteur, qui, ne connaissant pas un domaine, fait confiance à l'auteur, en avançant des propositions dont on n'a pas pris la peine de vérifier qu'elles étaient justes. La chose est pire, bien évidemment, quand c'est sciemment qu'on falsifie des données.

ce qui est une marque d'intérêt, certes, mais ambiguë, il faut doucement circonvenir leur circonspection, raconter davantage d'histoires qui illustrent comment s'incarne dans le quotidien le plus banal ce dont ils se méfient par une réticence irréfléchie devant ce qu'ils n'imaginent que comme froide abstraction ; ensuite, il faut être plus rigoureux que jamais dans l'articulation des différentes étapes du discours. Etc.

« C'est bien, ce que tu as écrit, mais je préfère quand tu parles », dit une de celles et de celles, précisément, qui m'ont demandé de rédiger ces cours pour pouvoir en garder des traces et les réemprunter quand l'occasion le demandera. C'est que l'écrit, qui s'adresse à tous, a nécessairement estompé ce que chaque groupe appelait de nuances qui lui étaient propres. C'est donc à la fois la même chose et autre chose.

Et puis, mais cela ils ne le savent pas, cette rédaction demande de résister à plusieurs tentations. Autant que faire se peut. Et, pour ce faire, de se fixer certaines limites.

La première, en l'absence de tout auditeur, est de me rappeler que cela s'adresse à un public particulier, sans pour autant l'enfermer dans cette particularité : tout professionnel qu'on soit, on n'en est pas moins d'abord citoyen. « Après ton cours, j'ai ressenti une espèce de soif de tout lire... Je suis allé au rayon Philosophie d'une librairie. Mais rien. Des tas de livres spécialisés sur des auteurs ou, au contraire, des approches tellement générales, pour convenir à tous les publics, qu'en fait elles ne conviennent à personne ou, du moins, pas à moi. » La remarque sonne comme un avertissement : « Ne nous oublie pas. » Mais aussi comme un rappel devant le danger. Car, attentif à leurs préoccupations particulières, sans doute, puisque c'est à eux que je m'adresse, mais pour, ces préoccupations, les dégager de ce qu'elles ont de particulier, de privé, en cherchant où elles rejoignent, non pas « l'humaine nature » – qui, dans la plupart des conversations et des publications, ressemble à ces auberges espagnoles du proverbe où chacun ne trouve que ce qu'il y amène –, mais la condition historique d'hommes et de femmes inscrits dans une communauté, elle-même inscrite dans une communauté plus vaste, qui elle-même...

La seconde, qui est une conséquence de la première, est de renoncer, à propos de tel ou tel thème, à dire un certain nombre de choses car elles ne vont pas à la question qui a été posée. Ainsi, par exemple, au sujet du travail, le chapitre peut paraître un peu court : rien sur la distinction entre division technique et division sociale, quasiment rien sur son organisation dans la structure capitaliste avec ses multiples conséquences, etc. ; c'est que la question était : « Pourrais-tu nous aider à réfléchir sur l'espèce de culte du travail qui nous habite ? » S'il est de toute façon illusoire de prétendre à quelque exhaustivité que ce soit, il n'empêche : la tentation est forte parfois de pourfendre tel ou tel livre dont « tout le monde parle » et qui n'est à mes yeux que cliché quand ce n'est pas forfaiture², ou de justifier ce que j'avance par rapport à l'opinion contraire de tel ou tel auteur, avec laquelle je ne suis pas d'accord mais que je respecte. Or se laisser aller à la première pente ne serait guère constructif et, sauf dans

2. J'appelle ici forfaiture la pratique qui consiste à abuser le lecteur, qui, ne connaissant pas un domaine, fait confiance à l'auteur, en avançant des propositions dont on n'a pas pris la peine de vérifier qu'elles étaient justes. La chose est pire, bien évidemment, quand c'est sciemment qu'on falsifie des données.

ce qui est une marque d'intérêt, certes, mais ambiguë, il faut doucement circonvenir leur circonspection, raconter davantage d'histoires qui illustrent comment s'incarne dans le quotidien le plus banal ce dont ils se méfient par une réticence irréfléchie devant ce qu'ils n'imaginent que comme froide abstraction ; ensuite, il faut être plus rigoureux que jamais dans l'articulation des différentes étapes du discours. Etc.

« C'est bien, ce que tu as écrit, mais je préfère quand tu parles », dit une de celles et de celles, précisément, qui m'ont demandé de rédiger ces cours pour pouvoir en garder des traces et les réemprunter quand l'occasion le demandera. C'est que l'écrit, qui s'adresse à tous, a nécessairement estompé ce que chaque groupe appelait de nuances qui lui étaient propres. C'est donc à la fois la même chose et autre chose.

Et puis, mais cela ils ne le savent pas, cette rédaction demande de résister à plusieurs tentations. Autant que faire se peut. Et, pour ce faire, de se fixer certaines limites.

La première, en l'absence de tout auditeur, est de me rappeler que cela s'adresse à un public particulier, sans pour autant l'enfermer dans cette particularité : tout professionnel qu'on soit, on n'en est pas moins d'abord citoyen. « Après ton cours, j'ai ressenti une espèce de soif de tout lire... Je suis allé au rayon Philosophie d'une librairie. Mais rien. Des tas de livres spécialisés sur des auteurs ou, au contraire, des approches tellement générales, pour convenir à tous les publics, qu'en fait elles ne conviennent à personne ou, du moins, pas à moi. » La remarque sonne comme un avertissement : « Ne nous oublie pas. » Mais aussi comme un rappel devant le danger. Car, attentif à leurs préoccupations particulières, sans doute, puisque c'est à eux que je m'adresse, mais pour, ces préoccupations, les dégager de ce qu'elles ont de particulier, de privé, en cherchant où elles rejoignent, non pas « l'humaine nature » – qui, dans la plupart des conversations et des publications, ressemble à ces auberges espagnoles du proverbe où chacun ne trouve que ce qu'il y amène –, mais la condition historique d'hommes et de femmes inscrits dans une communauté, elle-même inscrite dans une communauté plus vaste, qui elle-même...

La seconde, qui est une conséquence de la première, est de renoncer, à propos de tel ou tel thème, à dire un certain nombre de choses car elles ne vont pas à la question qui a été posée. Ainsi, par exemple, au sujet du travail, le chapitre peut paraître un peu court : rien sur la distinction entre division technique et division sociale, quasiment rien sur son organisation dans la structure capitaliste avec ses multiples conséquences, etc. ; c'est que la question était : « Pourrais-tu nous aider à réfléchir sur l'espèce de culte du travail qui nous habite ? » S'il est de toute façon illusoire de prétendre à quelque exhaustivité que ce soit, il n'empêche : la tentation est forte parfois de pourfendre tel ou tel livre dont « tout le monde parle » et qui n'est à mes yeux que cliché quand ce n'est pas forfaiture², ou de justifier ce que j'avance par rapport à l'opinion contraire de tel ou tel auteur, avec laquelle je ne suis pas d'accord mais que je respecte. Or se laisser aller à la première pente ne serait guère constructif et, sauf dans

2. J'appelle ici forfaiture la pratique qui consiste à abuser le lecteur, qui, ne connaissant pas un domaine, fait confiance à l'auteur, en avançant des propositions dont on n'a pas pris la peine de vérifier qu'elles étaient justes. La chose est pire, bien évidemment, quand c'est sciemment qu'on falsifie des données.

ce qui est une marque d'intérêt, certes, mais ambiguë, il faut doucement circonvenir leur circonspection, raconter davantage d'histoires qui illustrent comment s'incarne dans le quotidien le plus banal ce dont ils se méfient par une réticence irréfléchie devant ce qu'ils n'imaginent que comme froide abstraction ; ensuite, il faut être plus rigoureux que jamais dans l'articulation des différentes étapes du discours. Etc.

« C'est bien, ce que tu as écrit, mais je préfère quand tu parles », dit une de celles et de celles, précisément, qui m'ont demandé de rédiger ces cours pour pouvoir en garder des traces et les réemprunter quand l'occasion le demandera. C'est que l'écrit, qui s'adresse à tous, a nécessairement estompé ce que chaque groupe appelait de nuances qui lui étaient propres. C'est donc à la fois la même chose et autre chose.

Et puis, mais cela ils ne le savent pas, cette rédaction demande de résister à plusieurs tentations. Autant que faire se peut. Et, pour ce faire, de se fixer certaines limites.

La première, en l'absence de tout auditeur, est de me rappeler que cela s'adresse à un public particulier, sans pour autant l'enfermer dans cette particularité : tout professionnel qu'on soit, on n'en est pas moins d'abord citoyen. « Après ton cours, j'ai ressenti une espèce de soif de tout lire... Je suis allé au rayon Philosophie d'une librairie. Mais rien. Des tas de livres spécialisés sur des auteurs ou, au contraire, des approches tellement générales, pour convenir à tous les publics, qu'en fait elles ne conviennent à personne ou, du moins, pas à moi. » La remarque sonne comme un avertissement : « Ne nous oublie pas. » Mais aussi comme un rappel devant le danger. Car, attentif à leurs préoccupations particulières, sans doute, puisque c'est à eux que je m'adresse, mais pour, ces préoccupations, les dégager de ce qu'elles ont de particulier, de privé, en cherchant où elles rejoignent, non pas « l'humaine nature » – qui, dans la plupart des conversations et des publications, ressemble à ces auberges espagnoles du proverbe où chacun ne trouve que ce qu'il y amène –, mais la condition historique d'hommes et de femmes inscrits dans une communauté, elle-même inscrite dans une communauté plus vaste, qui elle-même...

La seconde, qui est une conséquence de la première, est de renoncer, à propos de tel ou tel thème, à dire un certain nombre de choses car elles ne vont pas à la question qui a été posée. Ainsi, par exemple, au sujet du travail, le chapitre peut paraître un peu court : rien sur la distinction entre division technique et division sociale, quasiment rien sur son organisation dans la structure capitaliste avec ses multiples conséquences, etc. ; c'est que la question était : « Pourrais-tu nous aider à réfléchir sur l'espèce de culte du travail qui nous habite ? » S'il est de toute façon illusoire de prétendre à quelque exhaustivité que ce soit, il n'empêche : la tentation est forte parfois de pourfendre tel ou tel livre dont « tout le monde parle » et qui n'est à mes yeux que cliché quand ce n'est pas forfaiture², ou de justifier ce que j'avance par rapport à l'opinion contraire de tel ou tel auteur, avec laquelle je ne suis pas d'accord mais que je respecte. Or se laisser aller à la première pente ne serait guère constructif et, sauf dans

2. J'appelle ici forfaiture la pratique qui consiste à abuser le lecteur, qui, ne connaissant pas un domaine, fait confiance à l'auteur, en avançant des propositions dont on n'a pas pris la peine de vérifier qu'elles étaient justes. La chose est pire, bien évidemment, quand c'est sciemment qu'on falsifie des données.

ce qui est une marque d'intérêt, certes, mais ambiguë, il faut doucement circonvenir leur circonspection, raconter davantage d'histoires qui illustrent comment s'incarne dans le quotidien le plus banal ce dont ils se méfient par une réticence irréfléchie devant ce qu'ils n'imaginent que comme froide abstraction ; ensuite, il faut être plus rigoureux que jamais dans l'articulation des différentes étapes du discours. Etc.

« C'est bien, ce que tu as écrit, mais je préfère quand tu parles », dit une de celles et de celles, précisément, qui m'ont demandé de rédiger ces cours pour pouvoir en garder des traces et les réemprunter quand l'occasion le demandera. C'est que l'écrit, qui s'adresse à tous, a nécessairement estompé ce que chaque groupe appelait de nuances qui lui étaient propres. C'est donc à la fois la même chose et autre chose.

Et puis, mais cela ils ne le savent pas, cette rédaction demande de résister à plusieurs tentations. Autant que faire se peut. Et, pour ce faire, de se fixer certaines limites.

La première, en l'absence de tout auditeur, est de me rappeler que cela s'adresse à un public particulier, sans pour autant l'enfermer dans cette particularité : tout professionnel qu'on soit, on n'en est pas moins d'abord citoyen. « Après ton cours, j'ai ressenti une espèce de soif de tout lire... Je suis allé au rayon Philosophie d'une librairie. Mais rien. Des tas de livres spécialisés sur des auteurs ou, au contraire, des approches tellement générales, pour convenir à tous les publics, qu'en fait elles ne conviennent à personne ou, du moins, pas à moi. » La remarque sonne comme un avertissement : « Ne nous oublie pas. » Mais aussi comme un rappel devant le danger. Car, attentif à leurs préoccupations particulières, sans doute, puisque c'est à eux que je m'adresse, mais pour, ces préoccupations, les dégager de ce qu'elles ont de particulier, de privé, en cherchant où elles rejoignent, non pas « l'humaine nature » – qui, dans la plupart des conversations et des publications, ressemble à ces auberges espagnoles du proverbe où chacun ne trouve que ce qu'il y amène –, mais la condition historique d'hommes et de femmes inscrits dans une communauté, elle-même inscrite dans une communauté plus vaste, qui elle-même...

La seconde, qui est une conséquence de la première, est de renoncer, à propos de tel ou tel thème, à dire un certain nombre de choses car elles ne vont pas à la question qui a été posée. Ainsi, par exemple, au sujet du travail, le chapitre peut paraître un peu court : rien sur la distinction entre division technique et division sociale, quasiment rien sur son organisation dans la structure capitaliste avec ses multiples conséquences, etc. ; c'est que la question était : « Pourrais-tu nous aider à réfléchir sur l'espèce de culte du travail qui nous habite ? » S'il est de toute façon illusoire de prétendre à quelque exhaustivité que ce soit, il n'empêche : la tentation est forte parfois de pourfendre tel ou tel livre dont « tout le monde parle » et qui n'est à mes yeux que cliché quand ce n'est pas forfaiture², ou de justifier ce que j'avance par rapport à l'opinion contraire de tel ou tel auteur, avec laquelle je ne suis pas d'accord mais que je respecte. Or se laisser aller à la première pente ne serait guère constructif et, sauf dans

2. J'appelle ici forfaiture la pratique qui consiste à abuser le lecteur, qui, ne connaissant pas un domaine, fait confiance à l'auteur, en avançant des propositions dont on n'a pas pris la peine de vérifier qu'elles étaient justes. La chose est pire, bien évidemment, quand c'est sciemment qu'on falsifie des données.

le cas où cette opinion est parvenue à s'imposer, le second point n'intéresse que moi – entendez : mon souci de ne pas passer pour un ignorant – et ne serait éclairant que pour, sinon des spécialistes, du moins des lecteurs connaissant l'œuvre de cet auteur.

Or le propos n'est pas d'abord d'apporter une somme de connaissances : il y a pour cela l'université, des bibliothécaires et des libraires. Il est, par un certain décalage par rapport à l'angle de vue habituel, d'inciter à la réflexion. Cela comporte deux moments.

Le premier, qu'on pourrait dire négatif, consiste à ouvrir des pistes qui permettent de prendre conscience que la façon de voir certaines choses, de les dire et de nous comporter avec elles qui nous paraît aller de soi ne va pas du tout de soi, n'a rien de « naturel », comme on le dit souvent par mégarde, mais est le produit d'un processus historique souvent lourd, non d'intentions³ – il ne s'agit pas de fantasmer sur on ne sait quel complot –, mais de significations et de conséquences sociales, politiques, psychologiques, etc.

Ce moment, qu'on dit aujourd'hui de critique, on le disait jadis d'étonnement : il ébranle nos certitudes. Où trouver, non pas une nouvelle certitude – elle serait vouée au même sort que les précédentes –, mais une nouvelle assurance ? C'est le second moment, celui de la réflexion proprement dite, par laquelle on forge à son usage des outils conceptuels qui permettront de décrypter le paysage et de s'y tracer un chemin.

C'est ce qui manque cruellement au travail social⁴ et, depuis que la médecine, dédaignant d'être un art, s'est avisée d'être une « science », au travail dans le champ médical. Les professionnels en font la lassante expérience quand ils ont à rédiger quelque écrit : « J'en ai assez, j'ai l'impression de répéter toujours la même chose. » Et c'est vrai : faute de concepts précis, ce sont les mêmes mots passe-partout qui reviennent sans cesse, dont personne ne sait ce qu'ils signifient au juste ; je cite, sous la dictée des intéressés eux-mêmes : verbaliser, symboliser, mobiliser, se projeter dans le futur – Tex Avery aurait pu concocter avec cela un de ces *cartoons* délirants dont il avait le secret –, (se) valoriser, s'autonomiser, se confronter, échanger (sans complément), partager (sans complément), participer (sans complément), communiquer (sans complément), dépressif (et autres adjectifs issus de la nosographie psychiatrique), gérer, affect, pulsion, repère, faire le deuil, collectif, etc., avec les combinaisons surréalistes, quand il ne s'agit pas de contradictions dans les termes, comme : mobiliser ses affects, gérer ses pulsions, etc. Fragments désarticulés laissés sur la rive par quelque vague psychanalytique, sociologique, comportementaliste, etc., ou platement médiatique, ces mots fourre-tout tissent un voile d'indifférenciation derrière lequel s'efface la

3. Encore qu'on puisse s'inquiéter devant la prolifération des conseillers en communication. Pourquoi, par exemple, ont-ils suggéré de remplacer « ouvrier » par « opérateur » ? Est-il innocent que, au fur et à mesure qu'ils s'appauvrissent, les pays « sous-développés » il y a quarante ans soient devenus « en développement » vingt ans plus tard puis « émergents » pour finir « moins avancés » aujourd'hui ?

4. « [...] le savoir, considérable, accumulé par les éducateurs reste affectif. C'est un savoir non transmissible parce que non conceptualisé. Il doit dépasser la crudité du vécu émotif. Le point nodal de notre réflexion est ici : l'éducateur est-il convaincu de devoir faire un effort de conceptualisation pour affirmer son identité professionnelle et justifier sa spécialisation ? » (J. Cartry, « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans J. Martinet (dir.), *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 1993, p. 98.)

le cas où cette opinion est parvenue à s'imposer, le second point n'intéresse que moi – entendez : mon souci de ne pas passer pour un ignorant – et ne serait éclairant que pour, sinon des spécialistes, du moins des lecteurs connaissant l'œuvre de cet auteur.

Or le propos n'est pas d'abord d'apporter une somme de connaissances : il y a pour cela l'université, des bibliothécaires et des libraires. Il est, par un certain décalage par rapport à l'angle de vue habituel, d'inciter à la réflexion. Cela comporte deux moments.

Le premier, qu'on pourrait dire négatif, consiste à ouvrir des pistes qui permettent de prendre conscience que la façon de voir certaines choses, de les dire et de nous comporter avec elles qui nous paraît aller de soi ne va pas du tout de soi, n'a rien de « naturel », comme on le dit souvent par mégarde, mais est le produit d'un processus historique souvent lourd, non d'intentions³ – il ne s'agit pas de fantasmer sur on ne sait quel complot –, mais de significations et de conséquences sociales, politiques, psychologiques, etc.

Ce moment, qu'on dit aujourd'hui de critique, on le disait jadis d'étonnement : il ébranle nos certitudes. Où trouver, non pas une nouvelle certitude – elle serait vouée au même sort que les précédentes –, mais une nouvelle assurance ? C'est le second moment, celui de la réflexion proprement dite, par laquelle on forge à son usage des outils conceptuels qui permettront de décrypter le paysage et de s'y tracer un chemin.

C'est ce qui manque cruellement au travail social⁴ et, depuis que la médecine, dédaignant d'être un art, s'est avisée d'être une « science », au travail dans le champ médical. Les professionnels en font la lassante expérience quand ils ont à rédiger quelque écrit : « J'en ai assez, j'ai l'impression de répéter toujours la même chose. » Et c'est vrai : faute de concepts précis, ce sont les mêmes mots passe-partout qui reviennent sans cesse, dont personne ne sait ce qu'ils signifient au juste ; je cite, sous la dictée des intéressés eux-mêmes : verbaliser, symboliser, mobiliser, se projeter dans le futur – Tex Avery aurait pu concocter avec cela un de ces *cartoons* délirants dont il avait le secret –, (se) valoriser, s'autonomiser, se confronter, échanger (sans complément), partager (sans complément), participer (sans complément), communiquer (sans complément), dépressif (et autres adjectifs issus de la nosographie psychiatrique), gérer, affect, pulsion, repère, faire le deuil, collectif, etc., avec les combinaisons surréalistes, quand il ne s'agit pas de contradictions dans les termes, comme : mobiliser ses affects, gérer ses pulsions, etc. Fragments désarticulés laissés sur la rive par quelque vague psychanalytique, sociologique, comportementaliste, etc., ou platement médiatique, ces mots fourre-tout tissent un voile d'indifférenciation derrière lequel s'efface la

3. Encore qu'on puisse s'inquiéter devant la prolifération des conseillers en communication. Pourquoi, par exemple, ont-ils suggéré de remplacer « ouvrier » par « opérateur » ? Est-il innocent que, au fur et à mesure qu'ils s'appauvrissent, les pays « sous-développés » il y a quarante ans soient devenus « en développement » vingt ans plus tard puis « émergents » pour finir « moins avancés » aujourd'hui ?

4. « [...] le savoir, considérable, accumulé par les éducateurs reste affectif. C'est un savoir non transmissible parce que non conceptualisé. Il doit dépasser la crudité du vécu émotif. Le point nodal de notre réflexion est ici : l'éducateur est-il convaincu de devoir faire un effort de conceptualisation pour affirmer son identité professionnelle et justifier sa spécialisation ? » (J. Cartry, « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans J. Martinet (dir.), *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 1993, p. 98.)

le cas où cette opinion est parvenue à s'imposer, le second point n'intéresse que moi – entendez : mon souci de ne pas passer pour un ignorant – et ne serait éclairant que pour, sinon des spécialistes, du moins des lecteurs connaissant l'œuvre de cet auteur.

Or le propos n'est pas d'abord d'apporter une somme de connaissances : il y a pour cela l'université, des bibliothécaires et des libraires. Il est, par un certain décalage par rapport à l'angle de vue habituel, d'inciter à la réflexion. Cela comporte deux moments.

Le premier, qu'on pourrait dire négatif, consiste à ouvrir des pistes qui permettent de prendre conscience que la façon de voir certaines choses, de les dire et de nous comporter avec elles qui nous paraît aller de soi ne va pas du tout de soi, n'a rien de « naturel », comme on le dit souvent par mégarde, mais est le produit d'un processus historique souvent lourd, non d'intentions³ – il ne s'agit pas de fantasmer sur on ne sait quel complot –, mais de significations et de conséquences sociales, politiques, psychologiques, etc.

Ce moment, qu'on dit aujourd'hui de critique, on le disait jadis d'étonnement : il ébranle nos certitudes. Où trouver, non pas une nouvelle certitude – elle serait vouée au même sort que les précédentes –, mais une nouvelle assurance ? C'est le second moment, celui de la réflexion proprement dite, par laquelle on forge à son usage des outils conceptuels qui permettront de décrypter le paysage et de s'y tracer un chemin.

C'est ce qui manque cruellement au travail social⁴ et, depuis que la médecine, dédaignant d'être un art, s'est avisée d'être une « science », au travail dans le champ médical. Les professionnels en font la lassante expérience quand ils ont à rédiger quelque écrit : « J'en ai assez, j'ai l'impression de répéter toujours la même chose. » Et c'est vrai : faute de concepts précis, ce sont les mêmes mots passe-partout qui reviennent sans cesse, dont personne ne sait ce qu'ils signifient au juste ; je cite, sous la dictée des intéressés eux-mêmes : verbaliser, symboliser, mobiliser, se projeter dans le futur – Tex Avery aurait pu concocter avec cela un de ces *cartoons* délirants dont il avait le secret –, (se) valoriser, s'autonomiser, se confronter, échanger (sans complément), partager (sans complément), participer (sans complément), communiquer (sans complément), dépressif (et autres adjectifs issus de la nosographie psychiatrique), gérer, affect, pulsion, repère, faire le deuil, collectif, etc., avec les combinaisons surréalistes, quand il ne s'agit pas de contradictions dans les termes, comme : mobiliser ses affects, gérer ses pulsions, etc. Fragments désarticulés laissés sur la rive par quelque vague psychanalytique, sociologique, comportementaliste, etc., ou platement médiatique, ces mots fourre-tout tissent un voile d'indifférenciation derrière lequel s'efface la

3. Encore qu'on puisse s'inquiéter devant la prolifération des conseillers en communication. Pourquoi, par exemple, ont-ils suggéré de remplacer « ouvrier » par « opérateur » ? Est-il innocent que, au fur et à mesure qu'ils s'appauvrissent, les pays « sous-développés » il y a quarante ans soient devenus « en développement » vingt ans plus tard puis « émergents » pour finir « moins avancés » aujourd'hui ?

4. « [...] le savoir, considérable, accumulé par les éducateurs reste affectif. C'est un savoir non transmissible parce que non conceptualisé. Il doit dépasser la crudité du vécu émotif. Le point nodal de notre réflexion est ici : l'éducateur est-il convaincu de devoir faire un effort de conceptualisation pour affirmer son identité professionnelle et justifier sa spécialisation ? » (J. Cartry, « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans J. Martinet (dir.), *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 1993, p. 98.)

le cas où cette opinion est parvenue à s'imposer, le second point n'intéresse que moi – entendez : mon souci de ne pas passer pour un ignorant – et ne serait éclairant que pour, sinon des spécialistes, du moins des lecteurs connaissant l'œuvre de cet auteur.

Or le propos n'est pas d'abord d'apporter une somme de connaissances : il y a pour cela l'université, des bibliothécaires et des libraires. Il est, par un certain décalage par rapport à l'angle de vue habituel, d'inciter à la réflexion. Cela comporte deux moments.

Le premier, qu'on pourrait dire négatif, consiste à ouvrir des pistes qui permettent de prendre conscience que la façon de voir certaines choses, de les dire et de nous comporter avec elles qui nous paraît aller de soi ne va pas du tout de soi, n'a rien de « naturel », comme on le dit souvent par mégarde, mais est le produit d'un processus historique souvent lourd, non d'intentions³ – il ne s'agit pas de fantasmer sur on ne sait quel complot –, mais de significations et de conséquences sociales, politiques, psychologiques, etc.

Ce moment, qu'on dit aujourd'hui de critique, on le disait jadis d'étonnement : il ébranle nos certitudes. Où trouver, non pas une nouvelle certitude – elle serait vouée au même sort que les précédentes –, mais une nouvelle assurance ? C'est le second moment, celui de la réflexion proprement dite, par laquelle on forge à son usage des outils conceptuels qui permettront de décrypter le paysage et de s'y tracer un chemin.

C'est ce qui manque cruellement au travail social⁴ et, depuis que la médecine, dédaignant d'être un art, s'est avisée d'être une « science », au travail dans le champ médical. Les professionnels en font la lassante expérience quand ils ont à rédiger quelque écrit : « J'en ai assez, j'ai l'impression de répéter toujours la même chose. » Et c'est vrai : faute de concepts précis, ce sont les mêmes mots passe-partout qui reviennent sans cesse, dont personne ne sait ce qu'ils signifient au juste ; je cite, sous la dictée des intéressés eux-mêmes : verbaliser, symboliser, mobiliser, se projeter dans le futur – Tex Avery aurait pu concocter avec cela un de ces *cartoons* délirants dont il avait le secret –, (se) valoriser, s'autonomiser, se confronter, échanger (sans complément), partager (sans complément), participer (sans complément), communiquer (sans complément), dépressif (et autres adjectifs issus de la nosographie psychiatrique), gérer, affect, pulsion, repère, faire le deuil, collectif, etc., avec les combinaisons surréalistes, quand il ne s'agit pas de contradictions dans les termes, comme : mobiliser ses affects, gérer ses pulsions, etc. Fragments désarticulés laissés sur la rive par quelque vague psychanalytique, sociologique, comportementaliste, etc., ou platement médiatique, ces mots fourre-tout tissent un voile d'indifférenciation derrière lequel s'efface la

3. Encore qu'on puisse s'inquiéter devant la prolifération des conseillers en communication. Pourquoi, par exemple, ont-ils suggéré de remplacer « ouvrier » par « opérateur » ? Est-il innocent que, au fur et à mesure qu'ils s'appauvrissent, les pays « sous-développés » il y a quarante ans soient devenus « en développement » vingt ans plus tard puis « émergents » pour finir « moins avancés » aujourd'hui ?

4. « [...] le savoir, considérable, accumulé par les éducateurs reste affectif. C'est un savoir non transmissible parce que non conceptualisé. Il doit dépasser la crudité du vécu émotif. Le point nodal de notre réflexion est ici : l'éducateur est-il convaincu de devoir faire un effort de conceptualisation pour affirmer son identité professionnelle et justifier sa spécialisation ? » (J. Cartry, « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans J. Martinet (dir.), *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 1993, p. 98.)

le cas où cette opinion est parvenue à s'imposer, le second point n'intéresse que moi – entendez : mon souci de ne pas passer pour un ignorant – et ne serait éclairant que pour, sinon des spécialistes, du moins des lecteurs connaissant l'œuvre de cet auteur.

Or le propos n'est pas d'abord d'apporter une somme de connaissances : il y a pour cela l'université, des bibliothécaires et des libraires. Il est, par un certain décalage par rapport à l'angle de vue habituel, d'inciter à la réflexion. Cela comporte deux moments.

Le premier, qu'on pourrait dire négatif, consiste à ouvrir des pistes qui permettent de prendre conscience que la façon de voir certaines choses, de les dire et de nous comporter avec elles qui nous paraît aller de soi ne va pas du tout de soi, n'a rien de « naturel », comme on le dit souvent par mégarde, mais est le produit d'un processus historique souvent lourd, non d'intentions³ – il ne s'agit pas de fantasmer sur on ne sait quel complot –, mais de significations et de conséquences sociales, politiques, psychologiques, etc.

Ce moment, qu'on dit aujourd'hui de critique, on le disait jadis d'étonnement : il ébranle nos certitudes. Où trouver, non pas une nouvelle certitude – elle serait vouée au même sort que les précédentes –, mais une nouvelle assurance ? C'est le second moment, celui de la réflexion proprement dite, par laquelle on forge à son usage des outils conceptuels qui permettront de décrypter le paysage et de s'y tracer un chemin.

C'est ce qui manque cruellement au travail social⁴ et, depuis que la médecine, dédaignant d'être un art, s'est avisée d'être une « science », au travail dans le champ médical. Les professionnels en font la lassante expérience quand ils ont à rédiger quelque écrit : « J'en ai assez, j'ai l'impression de répéter toujours la même chose. » Et c'est vrai : faute de concepts précis, ce sont les mêmes mots passe-partout qui reviennent sans cesse, dont personne ne sait ce qu'ils signifient au juste ; je cite, sous la dictée des intéressés eux-mêmes : verbaliser, symboliser, mobiliser, se projeter dans le futur – Tex Avery aurait pu concocter avec cela un de ces *cartoons* délirants dont il avait le secret –, (se) valoriser, s'autonomiser, se confronter, échanger (sans complément), partager (sans complément), participer (sans complément), communiquer (sans complément), dépressif (et autres adjectifs issus de la nosographie psychiatrique), gérer, affect, pulsion, repère, faire le deuil, collectif, etc., avec les combinaisons surréalistes, quand il ne s'agit pas de contradictions dans les termes, comme : mobiliser ses affects, gérer ses pulsions, etc. Fragments désarticulés laissés sur la rive par quelque vague psychanalytique, sociologique, comportementaliste, etc., ou platement médiatique, ces mots fourre-tout tissent un voile d'indifférenciation derrière lequel s'efface la

3. Encore qu'on puisse s'inquiéter devant la prolifération des conseillers en communication. Pourquoi, par exemple, ont-ils suggéré de remplacer « ouvrier » par « opérateur » ? Est-il innocent que, au fur et à mesure qu'ils s'appauvrissent, les pays « sous-développés » il y a quarante ans soient devenus « en développement » vingt ans plus tard puis « émergents » pour finir « moins avancés » aujourd'hui ?

4. « [...] le savoir, considérable, accumulé par les éducateurs reste affectif. C'est un savoir non transmissible parce que non conceptualisé. Il doit dépasser la crudité du vécu émotif. Le point nodal de notre réflexion est ici : l'éducateur est-il convaincu de devoir faire un effort de conceptualisation pour affirmer son identité professionnelle et justifier sa spécialisation ? » (J. Cartry, « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans J. Martinet (dir.), *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 1993, p. 98.)

- Panovsky E., *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 95 n. 15, 105 n. 35
- BOURDIEU P. 1979. *La Distinction*, Paris, Minuit, 75
- BOURDIEU P., WACQUANT L.-J.-D. 1992. *Réponses*, Paris, Le Seuil, 68 n. 29
- BOYER A., 2002. « À propos de l'institution familiale », *Génération*, n° 26, avril-mai-juin, 211 n. 4
- BOYER R. 1994. *La Mort chez les anciens Scandinaves*, Paris, Les Belles lettres, coll. Vérité des mythes, 203, 204
- BRAGUE R. 1999. *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 240 n. 42
- BRASSAI 1964. *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 140 ; 101 n. 26
- BRAUMAN R., MARGOLIN F. 1996. *La Pitié dangereuse*, France (Arte), 257 n. 3
- BREILLAT C. 1999. *Romance*, France, 13
- BRESSON R. 1977. *Le Diable probablement*, France, 145-146 ; 18
- BRISSEAU J.-C., 1987. *De bruit et de fureur*, France, 226
- BRISSEAU J.-C. 1989. *Noces blanches*, France, 103
- BRO B. 2001. *La Beauté sauvera le monde*, Paris, Le Cerf, 96 n. 21
- BROOK P. 1963. *Sa Majesté des mouches*, Grande-Bretagne, 118 n. 32
- BROWN J. 2003. « Définir le terrorisme ? », *Manière de voir 67. L'empire contre l'Irak*, Paris, Le Monde diplomatique, 185 n. 2
- BRUSATI F. 1973. *Pain et chocolat*, Italie, 76
- BURNS S. 1999. *La Tribu des Korowai*, (La Cinq), 228 n. 7
- BURTON T. 1996. *Mars Attacks !*, États-Unis, 221 ; 67 n. 24
- BYFIELS R. 1999. « Le bogue, petite peur de l'an 2000 », *Le Monde diplomatique*, août, 265 n. 26
- CAHEN J. 2002. « Les déboires du printemps de Damas », *Le Monde diplomatique*, novembre, 75 n. 53
- CALAME-GRIAULE G. 1965. *Le Renard pâle*, Paris, Musée de l'homme, 42
- CALVINO I. 1988. *Cosmicomics*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 258 n. 4
- CAMERON J. 1989. *Abyss*, États-Unis, 242
- CAMUS A. 1972. *Noces*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 117 n. 35
- CAMUS A. 1963. *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 167, 237
- CANTARELLA E. 1991. *Selon la nature, le plaisir et la loi*, Paris, La Découverte, 229 n. 46
- CANTET L. 1999. *Ressources humaines*, France, 112 ; 234 n. 31
- CAPRA F. 1938. *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, États-Unis, 270 n. 38
- CAPUL M. 1990. *Infirmité et hérésie. Les enfants placés sous l'Ancien Régime*, Toulouse, Privat, 107 n. 3
- CARAX L. 2001. *Pierre ou les ambiguïtés*, France, 45 n. 17
- CARRÉ J.-M. 1999. *Charbons ardents, ou la construction d'une utopie*, Paris, Arte/Le Serpent à plume, 181 n. 11
- CARTRY J. 1993. « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans Martinet J. (dir.) *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 14.
- CASTETS B. 1993. *Qu'est-ce que la psychiatrie*, Toulouse, Privat, 180, 224 n. 37
- CASTORIADIS C. 1999. *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 257 n. 1, 265 n. 23 ; 160 n. 21
- CERTEAU M. de, JULIA D., REVEL J. 1975. *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard, 182 n. 13
- CHAPLIN C. 1936. *Les Temps modernes* (États-Unis), 32 ; 111 n. 13 ; 99 n. 23
- CHAPLIN C. 1939-1940. *Le Dictateur*, États-Unis, 183, 188 n. 27
- CHEVALIER L. 1958. *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Perrin, 237
- CHOMSKY N. 2001. « Terrorisme, l'arme des puissants », *Le Monde diplomatique*, décembre, 37
- CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou le Roman du Graal*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 136
- CHRYSOSTHOMÉ J. *In Genesim*, 118 n. 38 ; 209 ; 55
- CLARK K. 1969. *Le Nu*, Paris, Le Livre de poche, 2 tomes, 120 n. 40
- CLARK K. 1967. *Léonard de Vinci*, Paris, Le Livre de poche, 96
- CLASTRES P. 1972. *Chronique des Indiens*

- Panovsky E., *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 95 n. 15, 105 n. 35
- BOURDIEU P. 1979. *La Distinction*, Paris, Minuit, 75
- BOURDIEU P., WACQUANT L.-J.-D. 1992. *Réponses*, Paris, Le Seuil, 68 n. 29
- BOYER A., 2002. « À propos de l'institution familiale », *Génération*, n° 26, avril-mai-juin, 211 n. 4
- BOYER R. 1994. *La Mort chez les anciens Scandinaves*, Paris, Les Belles lettres, coll. Vérité des mythes, 203, 204
- BRAGUE R. 1999. *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 240 n. 42
- BRASSAI 1964. *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 140 ; 101 n. 26
- BRAUMAN R., MARGOLIN F. 1996. *La Pitié dangereuse*, France (Arte), 257 n. 3
- BREILLAT C. 1999. *Romance*, France, 13
- BRESSON R. 1977. *Le Diable probablement*, France, 145-146 ; 18
- BRISSEAU J.-C., 1987. *De bruit et de fureur*, France, 226
- BRISSEAU J.-C. 1989. *Noces blanches*, France, 103
- BRO B. 2001. *La Beauté sauvera le monde*, Paris, Le Cerf, 96 n. 21
- BROOK P. 1963. *Sa Majesté des mouches*, Grande-Bretagne, 118 n. 32
- BROWN J. 2003. « Définir le terrorisme ? », *Manière de voir 67. L'empire contre l'Irak*, Paris, Le Monde diplomatique, 185 n. 2
- BRUSATI F. 1973. *Pain et chocolat*, Italie, 76
- BURNS S. 1999. *La Tribu des Korowai*, (La Cinq), 228 n. 7
- BURTON T. 1996. *Mars Attacks !*, États-Unis, 221 ; 67 n. 24
- BYFIELS R. 1999. « Le bogue, petite peur de l'an 2000 », *Le Monde diplomatique*, août, 265 n. 26
- CAHEN J. 2002. « Les déboires du printemps de Damas », *Le Monde diplomatique*, novembre, 75 n. 53
- CALAME-GRIAULE G. 1965. *Le Renard pâle*, Paris, Musée de l'homme, 42
- CALVINO I. 1988. *Cosmicomics*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 258 n. 4
- CAMERON J. 1989. *Abyss*, États-Unis, 242
- CAMUS A. 1972. *Noces*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 117 n. 35
- CAMUS A. 1963. *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 167, 237
- CANTARELLA E. 1991. *Selon la nature, le plaisir et la loi*, Paris, La Découverte, 229 n. 46
- CANTET L. 1999. *Ressources humaines*, France, 112 ; 234 n. 31
- CAPRA F. 1938. *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, États-Unis, 270 n. 38
- CAPUL M. 1990. *Infirmité et hérésie. Les enfants placés sous l'Ancien Régime*, Toulouse, Privat, 107 n. 3
- CARAX L. 2001. *Pierre ou les ambiguïtés*, France, 45 n. 17
- CARRÉ J.-M. 1999. *Charbons ardents, ou la construction d'une utopie*, Paris, Arte/Le Serpent à plume, 181 n. 11
- CARTRY J. 1993. « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans Martinet J. (dir.) *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 14.
- CASTETS B. 1993. *Qu'est-ce que la psychiatrie*, Toulouse, Privat, 180, 224 n. 37
- CASTORIADIS C. 1999. *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 257 n. 1, 265 n. 23 ; 160 n. 21
- CERTEAU M. de, JULIA D., REVEL J. 1975. *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard, 182 n. 13
- CHAPLIN C. 1936. *Les Temps modernes* (États-Unis), 32 ; 111 n. 13 ; 99 n. 23
- CHAPLIN C. 1939-1940. *Le Dictateur*, États-Unis, 183, 188 n. 27
- CHEVALIER L. 1958. *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Perrin, 237
- CHOMSKY N. 2001. « Terrorisme, l'arme des puissants », *Le Monde diplomatique*, décembre, 37
- CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou le Roman du Graal*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 136
- CHRYSOSTHOMÉ J. *In Genesim*, 118 n. 38 ; 209 ; 55
- CLARK K. 1969. *Le Nu*, Paris, Le Livre de poche, 2 tomes, 120 n. 40
- CLARK K. 1967. *Léonard de Vinci*, Paris, Le Livre de poche, 96
- CLASTRES P. 1972. *Chronique des Indiens*

- Panovsky E., *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 95 n. 15, 105 n. 35
- BOURDIEU P. 1979. *La Distinction*, Paris, Minuit, 75
- BOURDIEU P., WACQUANT L.-J.-D. 1992. *Réponses*, Paris, Le Seuil, 68 n. 29
- BOYER A., 2002. « À propos de l'institution familiale », *Génération*, n° 26, avril-mai-juin, 211 n. 4
- BOYER R. 1994. *La Mort chez les anciens Scandinaves*, Paris, Les Belles lettres, coll. Vérité des mythes, 203, 204
- BRAGUE R. 1999. *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 240 n. 42
- BRASSAI 1964. *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 140 ; 101 n. 26
- BRAUMAN R., MARGOLIN F. 1996. *La Pitié dangereuse*, France (Arte), 257 n. 3
- BREILLAT C. 1999. *Romance*, France, 13
- BRESSON R. 1977. *Le Diable probablement*, France, 145-146 ; 18
- BRISSEAU J.-C., 1987. *De bruit et de fureur*, France, 226
- BRISSEAU J.-C. 1989. *Noces blanches*, France, 103
- BRO B. 2001. *La Beauté sauvera le monde*, Paris, Le Cerf, 96 n. 21
- BROOK P. 1963. *Sa Majesté des mouches*, Grande-Bretagne, 118 n. 32
- BROWN J. 2003. « Définir le terrorisme ? », *Manière de voir 67. L'empire contre l'Irak*, Paris, Le Monde diplomatique, 185 n. 2
- BRUSATI F. 1973. *Pain et chocolat*, Italie, 76
- BURNS S. 1999. *La Tribu des Korowai*, (La Cinq), 228 n. 7
- BURTON T. 1996. *Mars Attacks !*, États-Unis, 221 ; 67 n. 24
- BYFIELS R. 1999. « Le bogue, petite peur de l'an 2000 », *Le Monde diplomatique*, août, 265 n. 26
- CAHEN J. 2002. « Les déboires du printemps de Damas », *Le Monde diplomatique*, novembre, 75 n. 53
- CALAME-GRIAULE G. 1965. *Le Renard pâle*, Paris, Musée de l'homme, 42
- CALVINO I. 1988. *Cosmicomics*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 258 n. 4
- CAMERON J. 1989. *Abyss*, États-Unis, 242
- CAMUS A. 1972. *Noces*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 117 n. 35
- CAMUS A. 1963. *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 167, 237
- CANTARELLA E. 1991. *Selon la nature, le plaisir et la loi*, Paris, La Découverte, 229 n. 46
- CANTET L. 1999. *Ressources humaines*, France, 112 ; 234 n. 31
- CAPRA F. 1938. *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, États-Unis, 270 n. 38
- CAPUL M. 1990. *Infirmité et hérésie. Les enfants placés sous l'Ancien Régime*, Toulouse, Privat, 107 n. 3
- CARAX L. 2001. *Pierre ou les ambiguïtés*, France, 45 n. 17
- CARRÉ J.-M. 1999. *Charbons ardents, ou la construction d'une utopie*, Paris, Arte/Le Serpent à plume, 181 n. 11
- CARTRY J. 1993. « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans Martinet J. (dir.) *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 14.
- CASTETS B. 1993. *Qu'est-ce que la psychiatrie*, Toulouse, Privat, 180, 224 n. 37
- CASTORIADIS C. 1999. *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 257 n. 1, 265 n. 23 ; 160 n. 21
- CERTEAU M. de, JULIA D., REVEL J. 1975. *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard, 182 n. 13
- CHAPLIN C. 1936. *Les Temps modernes* (États-Unis), 32 ; 111 n. 13 ; 99 n. 23
- CHAPLIN C. 1939-1940. *Le Dictateur*, États-Unis, 183, 188 n. 27
- CHEVALIER L. 1958. *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Perrin, 237
- CHOMSKY N. 2001. « Terrorisme, l'arme des puissants », *Le Monde diplomatique*, décembre, 37
- CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou le Roman du Graal*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 136
- CHRYSOSTHOMÉ J. *In Genesim*, 118 n. 38 ; 209 ; 55
- CLARK K. 1969. *Le Nu*, Paris, Le Livre de poche, 2 tomes, 120 n. 40
- CLARK K. 1967. *Léonard de Vinci*, Paris, Le Livre de poche, 96
- CLASTRES P. 1972. *Chronique des Indiens*

- Panovsky E., *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 95 n. 15, 105 n. 35
- BOURDIEU P. 1979. *La Distinction*, Paris, Minuit, 75
- BOURDIEU P., WACQUANT L.-J.-D. 1992. *Réponses*, Paris, Le Seuil, 68 n. 29
- BOYER A., 2002. « À propos de l'institution familiale », *Génération*, n° 26, avril-mai-juin, 211 n. 4
- BOYER R. 1994. *La Mort chez les anciens Scandinaves*, Paris, Les Belles lettres, coll. Vérité des mythes, 203, 204
- BRAGUE R. 1999. *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 240 n. 42
- BRASSAI 1964. *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 140 ; 101 n. 26
- BRAUMAN R., MARGOLIN F. 1996. *La Pitié dangereuse*, France (Arte), 257 n. 3
- BREILLAT C. 1999. *Romance*, France, 13
- BRESSON R. 1977. *Le Diable probablement*, France, 145-146 ; 18
- BRISSEAU J.-C., 1987. *De bruit et de fureur*, France, 226
- BRISSEAU J.-C. 1989. *Noces blanches*, France, 103
- BRO B. 2001. *La Beauté sauvera le monde*, Paris, Le Cerf, 96 n. 21
- BROOK P. 1963. *Sa Majesté des mouches*, Grande-Bretagne, 118 n. 32
- BROWN J. 2003. « Définir le terrorisme ? », *Manière de voir 67. L'empire contre l'Irak*, Paris, Le Monde diplomatique, 185 n. 2
- BRUSATI F. 1973. *Pain et chocolat*, Italie, 76
- BURNS S. 1999. *La Tribu des Korowai*, (La Cinq), 228 n. 7
- BURTON T. 1996. *Mars Attacks !*, États-Unis, 221 ; 67 n. 24
- BYFIELS R. 1999. « Le bogue, petite peur de l'an 2000 », *Le Monde diplomatique*, août, 265 n. 26
- CAHEN J. 2002. « Les déboires du printemps de Damas », *Le Monde diplomatique*, novembre, 75 n. 53
- CALAME-GRIAULE G. 1965. *Le Renard pâle*, Paris, Musée de l'homme, 42
- CALVINO I. 1988. *Cosmicomics*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 258 n. 4
- CAMERON J. 1989. *Abyss*, États-Unis, 242
- CAMUS A. 1972. *Noces*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 117 n. 35
- CAMUS A. 1963. *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 167, 237
- CANTARELLA E. 1991. *Selon la nature, le plaisir et la loi*, Paris, La Découverte, 229 n. 46
- CANTET L. 1999. *Ressources humaines*, France, 112 ; 234 n. 31
- CAPRA F. 1938. *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, États-Unis, 270 n. 38
- CAPUL M. 1990. *Infirmité et hérésie. Les enfants placés sous l'Ancien Régime*, Toulouse, Privat, 107 n. 3
- CARAX L. 2001. *Pierre ou les ambiguïtés*, France, 45 n. 17
- CARRÉ J.-M. 1999. *Charbons ardents, ou la construction d'une utopie*, Paris, Arte/Le Serpent à plume, 181 n. 11
- CARTRY J. 1993. « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans Martinet J. (dir.) *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 14.
- CASTETS B. 1993. *Qu'est-ce que la psychiatrie*, Toulouse, Privat, 180, 224 n. 37
- CASTORIADIS C. 1999. *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 257 n. 1, 265 n. 23 ; 160 n. 21
- CERTEAU M. de, JULIA D., REVEL J. 1975. *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard, 182 n. 13
- CHAPLIN C. 1936. *Les Temps modernes* (États-Unis), 32 ; 111 n. 13 ; 99 n. 23
- CHAPLIN C. 1939-1940. *Le Dictateur*, États-Unis, 183, 188 n. 27
- CHEVALIER L. 1958. *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Perrin, 237
- CHOMSKY N. 2001. « Terrorisme, l'arme des puissants », *Le Monde diplomatique*, décembre, 37
- CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou le Roman du Graal*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 136
- CHRYSOSTHOMÉ J. *In Genesim*, 118 n. 38 ; 209 ; 55
- CLARK K. 1969. *Le Nu*, Paris, Le Livre de poche, 2 tomes, 120 n. 40
- CLARK K. 1967. *Léonard de Vinci*, Paris, Le Livre de poche, 96
- CLASTRES P. 1972. *Chronique des Indiens*

- Panovsky E., *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, Minuit, 95 n. 15, 105 n. 35
- BOURDIEU P. 1979. *La Distinction*, Paris, Minuit, 75
- BOURDIEU P., WACQUANT L.-J.-D. 1992. *Réponses*, Paris, Le Seuil, 68 n. 29
- BOYER A., 2002. « À propos de l'institution familiale », *Génération*, n° 26, avril-mai-juin, 211 n. 4
- BOYER R. 1994. *La Mort chez les anciens Scandinaves*, Paris, Les Belles lettres, coll. Vérité des mythes, 203, 204
- BRAGUE R. 1999. *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 240 n. 42
- BRASSAI 1964. *Conversations avec Picasso*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 140 ; 101 n. 26
- BRAUMAN R., MARGOLIN F. 1996. *La Pitié dangereuse*, France (Arte), 257 n. 3
- BREILLAT C. 1999. *Romance*, France, 13
- BRESSON R. 1977. *Le Diable probablement*, France, 145-146 ; 18
- BRISSEAU J.-C., 1987. *De bruit et de fureur*, France, 226
- BRISSEAU J.-C. 1989. *Noces blanches*, France, 103
- BRO B. 2001. *La Beauté sauvera le monde*, Paris, Le Cerf, 96 n. 21
- BROOK P. 1963. *Sa Majesté des mouches*, Grande-Bretagne, 118 n. 32
- BROWN J. 2003. « Définir le terrorisme ? », *Manière de voir 67. L'empire contre l'Irak*, Paris, Le Monde diplomatique, 185 n. 2
- BRUSATI F. 1973. *Pain et chocolat*, Italie, 76
- BURNS S. 1999. *La Tribu des Korowai*, (La Cinq), 228 n. 7
- BURTON T. 1996. *Mars Attacks !*, États-Unis, 221 ; 67 n. 24
- BYFIELS R. 1999. « Le bogue, petite peur de l'an 2000 », *Le Monde diplomatique*, août, 265 n. 26
- CAHEN J. 2002. « Les déboires du printemps de Damas », *Le Monde diplomatique*, novembre, 75 n. 53
- CALAME-GRIAULE G. 1965. *Le Renard pâle*, Paris, Musée de l'homme, 42
- CALVINO I. 1988. *Cosmicomics*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 258 n. 4
- CAMERON J. 1989. *Abyss*, États-Unis, 242
- CAMUS A. 1972. *Noces*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 117 n. 35
- CAMUS A. 1963. *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 167, 237
- CANTARELLA E. 1991. *Selon la nature, le plaisir et la loi*, Paris, La Découverte, 229 n. 46
- CANTET L. 1999. *Ressources humaines*, France, 112 ; 234 n. 31
- CAPRA F. 1938. *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, États-Unis, 270 n. 38
- CAPUL M. 1990. *Infirmité et hérésie. Les enfants placés sous l'Ancien Régime*, Toulouse, Privat, 107 n. 3
- CARAX L. 2001. *Pierre ou les ambiguïtés*, France, 45 n. 17
- CARRÉ J.-M. 1999. *Charbons ardents, ou la construction d'une utopie*, Paris, Arte/Le Serpent à plume, 181 n. 11
- CARTRY J. 1993. « Au carrefour du pédagogique, du thérapeutique et de l'affectif », dans Martinet J. (dir.) *Les Éducateurs aujourd'hui*, Toulouse, Privat/Lien social, 14.
- CASTETS B. 1993. *Qu'est-ce que la psychiatrie*, Toulouse, Privat, 180, 224 n. 37
- CASTORIADIS C. 1999. *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 257 n. 1, 265 n. 23 ; 160 n. 21
- CERTEAU M. de, JULIA D., REVEL J. 1975. *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard, 182 n. 13
- CHAPLIN C. 1936. *Les Temps modernes* (États-Unis), 32 ; 111 n. 13 ; 99 n. 23
- CHAPLIN C. 1939-1940. *Le Dictateur*, États-Unis, 183, 188 n. 27
- CHEVALIER L. 1958. *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Perrin, 237
- CHOMSKY N. 2001. « Terrorisme, l'arme des puissants », *Le Monde diplomatique*, décembre, 37
- CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou le Roman du Graal*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 136
- CHRYSOSTHOMÉ J. *In Genesim*, 118 n. 38 ; 209 ; 55
- CLARK K. 1969. *Le Nu*, Paris, Le Livre de poche, 2 tomes, 120 n. 40
- CLARK K. 1967. *Léonard de Vinci*, Paris, Le Livre de poche, 96
- CLASTRES P. 1972. *Chronique des Indiens*

- Guayakis, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 226 n. 3, 266 n. 29 ; 79
- CLASTRES P. 1974. *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 211 n. 32 ; 93, 245
- CLAUDEL P. 1963. *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 18 n. 24
- COPPOLA F.F. 1990. *Le Parrain 3*, États-Unis, 149
- CORNEILLE P. *Théâtre*, 81, 185, 270 ; 145, 161 n. 24, 163
- CYRAN O. 2003. « Violences policières impunies », *Manière de voir 71. Obsessions sécuritaires*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 67 n. 26
- DALDRY S. 2000. *Billy Elliott*, Grande-Bretagne, 183
- DANIÉLOU A. 1976. *Les Quatre Sens de la vie*, Paris, Buchet-Chastel, 172 n. 3
- DANIÉLOU A. 1981. *Les Chemins du Labyrinthe*, Paris, Robert Laffont, 174 n. 6
- DANZON M., POITRINAL P. 1996. « À l'Est, l'économisme contre la santé », *Manière de voir 32. Scénarios de la mondialisation*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 58 n. 10
- DARDENNE C. et J.-P. 1996. *La Promesse*, Belgique, 82 n. 21
- DARDENNE C. et J.-P. 1999. *Rosetta*, Belgique, 174
- DE LUCA E. 1992. *Une fois, un jour*, Paris, Verdier, 252
- DE LUCA E. 2000. *Tu, mio*, Paris, Rivages-poche, 176 n. 8
- DE MILLE C.B. 1956. *Les Dix Commandements* (États-Unis), 52
- DEBRAY R. 1983. *Le Scribe. Genèse du politique*, Paris, *Le Livre de poche*, coll. Biblio-essais, 182, 216 ; 114 n. 23
- DEBRAY R. 1993. *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Paris, Gallimard, 183
- DEBRAY R. 1994. *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 137, 143 n. 66
- Déclaration des droits de l'homme*, 131-133, 163, 220 ; 86, 110, 195, 246
- DEJOURS C. 2000. *Souffrance en France. La banalisation du mal dans la vie sociale*, Paris, *Le Seuil*, coll. Points, 233-234
- DELEUZE G., GUATTARI F. 1972. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 213
- DELUMEAU J. 1982. *La Peur en Occident*, Paris, Pluriel, 202 n. 4, 205
- DERRIDA J. 1967. *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 182 n. 16 ; 247 n. 77
- DESCOLA P. 2000. *Les Lances du crépuscule. Relations Jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon, coll. Terre humaine/Poche, 59
- DESCARTES R., *Discours de la méthode*, 128 ; 34
- DÉTIENNE M. 1967. *Les Maîtres de vérité dans la Grèce antique*, Paris, Maspéro, 50, 52
- DÉTIENNE M. 1998. *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, Hachettes-littératures, coll. Pluriel, 228-229, 241 n. 43, 271
- DHORME É. 1967. *La Bible, l'Ancien Testament*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, introduction, 50 n. 4
- DOILLON J. 1989. *La Fille de quinze ans*, France, 103
- DOILLON J. 1991. *Le Petit Criminel*, France, 92 ; 84, 163
- DOLTO F. 1971. *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, *Le Seuil*, 225 ; 44
- DOSTOIEVSKI F.M. *Les Frères Karamazov*, 57 n. 6
- DOVER K.J. 1982. *Homosexualité grecque*, Grenoble, *La Pensée sauvage*, 101 n. 69, 229, 231
- DRILLON J. 1991. *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 169
- DUBORGEL B. 1992. *Imaginaire et pédagogie*, Toulouse, Privat, 277
- DUBY G. (dir.) 1985-1987. *Histoire de la vie privée*, Paris, *Le Seuil*, 6 volumes, 163 n. 4, 165
- DUBY G. 1996. *Féodalité*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 195-196, 261 n. 13
- DUCLOS D. 1997. « L'autophagie, grande menace de la fin du siècle », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 59 n. 12
- DUCLOS D. 1997a. « Pourquoi tant de tueurs en série aux États-Unis ? », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 203 n. 7
- DUCLOS D. 1998. *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, Pocket, coll. Agora, 203, 214
- DUCLOS D. 2000. « De la manipulation

- Guayakis, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 226 n. 3, 266 n. 29 ; 79
- CLASTRES P. 1974. *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 211 n. 32 ; 93, 245
- CLAUDEL P. 1963. *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 18 n. 24
- COPPOLA F.F. 1990. *Le Parrain 3*, États-Unis, 149
- CORNEILLE P. *Théâtre*, 81, 185, 270 ; 145, 161 n. 24, 163
- CYRAN O. 2003. « Violences policières impunies », *Manière de voir 71. Obsessions sécuritaires*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 67 n. 26
- DALDRY S. 2000. *Billy Elliott*, Grande-Bretagne, 183
- DANIÉLOU A. 1976. *Les Quatre Sens de la vie*, Paris, Buchet-Chastel, 172 n. 3
- DANIÉLOU A. 1981. *Les Chemins du Labyrinthe*, Paris, Robert Laffont, 174 n. 6
- DANZON M., POITRINAL P. 1996. « À l'Est, l'économisme contre la santé », *Manière de voir 32. Scénarios de la mondialisation*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 58 n. 10
- DARDENNE C. et J.-P. 1996. *La Promesse*, Belgique, 82 n. 21
- DARDENNE C. et J.-P. 1999. *Rosetta*, Belgique, 174
- DE LUCA E. 1992. *Une fois, un jour*, Paris, Verdier, 252
- DE LUCA E. 2000. *Tu, mio*, Paris, Rivages-poche, 176 n. 8
- DE MILLE C.B. 1956. *Les Dix Commandements* (États-Unis), 52
- DEBRAY R. 1983. *Le Scribe. Genèse du politique*, Paris, *Le Livre de poche*, coll. Biblio-essais, 182, 216 ; 114 n. 23
- DEBRAY R. 1993. *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Paris, Gallimard, 183
- DEBRAY R. 1994. *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 137, 143 n. 66
- Déclaration des droits de l'homme*, 131-133, 163, 220 ; 86, 110, 195, 246
- DEJOURS C. 2000. *Souffrance en France. La banalisation du mal dans la vie sociale*, Paris, *Le Seuil*, coll. Points, 233-234
- DELEUZE G., GUATTARI F. 1972. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 213
- DELUMEAU J. 1982. *La Peur en Occident*, Paris, Pluriel, 202 n. 4, 205
- DERRIDA J. 1967. *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 182 n. 16 ; 247 n. 77
- DESCOLA P. 2000. *Les Lances du crépuscule. Relations Jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon, coll. Terre humaine/Poche, 59
- DESCARTES R., *Discours de la méthode*, 128 ; 34
- DÉTIENNE M. 1967. *Les Maîtres de vérité dans la Grèce antique*, Paris, Maspéro, 50, 52
- DÉTIENNE M. 1998. *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, Hachettes-littératures, coll. Pluriel, 228-229, 241 n. 43, 271
- DHORME É. 1967. *La Bible, l'Ancien Testament*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, introduction, 50 n. 4
- DOILLON J. 1989. *La Fille de quinze ans*, France, 103
- DOILLON J. 1991. *Le Petit Criminel*, France, 92 ; 84, 163
- DOLTO F. 1971. *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, *Le Seuil*, 225 ; 44
- DOSTOIEVSKI F.M. *Les Frères Karamazov*, 57 n. 6
- DOVER K.J. 1982. *Homosexualité grecque*, Grenoble, *La Pensée sauvage*, 101 n. 69, 229, 231
- DRILLON J. 1991. *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 169
- DUBORGEL B. 1992. *Imaginaire et pédagogie*, Toulouse, Privat, 277
- DUBY G. (dir.) 1985-1987. *Histoire de la vie privée*, Paris, *Le Seuil*, 6 volumes, 163 n. 4, 165
- DUBY G. 1996. *Féodalité*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 195-196, 261 n. 13
- DUCLOS D. 1997. « L'autophagie, grande menace de la fin du siècle », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 59 n. 12
- DUCLOS D. 1997a. « Pourquoi tant de tueurs en série aux États-Unis ? », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 203 n. 7
- DUCLOS D. 1998. *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, Pocket, coll. Agora, 203, 214
- DUCLOS D. 2000. « De la manipulation

- Guayakis, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 226 n. 3, 266 n. 29 ; 79
- CLASTRES P. 1974. *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 211 n. 32 ; 93, 245
- CLAUDEL P. 1963. *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 18 n. 24
- COPPOLA F.F. 1990. *Le Parrain 3*, États-Unis, 149
- CORNEILLE P. *Théâtre*, 81, 185, 270 ; 145, 161 n. 24, 163
- CYRAN O. 2003. « Violences policières impunies », *Manière de voir 71. Obsessions sécuritaires*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 67 n. 26
- DALDRY S. 2000. *Billy Elliott*, Grande-Bretagne, 183
- DANIÉLOU A. 1976. *Les Quatre Sens de la vie*, Paris, Buchet-Chastel, 172 n. 3
- DANIÉLOU A. 1981. *Les Chemins du Labyrinthe*, Paris, Robert Laffont, 174 n. 6
- DANZON M., POITRINAL P. 1996. « À l'Est, l'économisme contre la santé », *Manière de voir 32. Scénarios de la mondialisation*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 58 n. 10
- DARDENNE C. et J.-P. 1996. *La Promesse*, Belgique, 82 n. 21
- DARDENNE C. et J.-P. 1999. *Rosetta*, Belgique, 174
- DE LUCA E. 1992. *Une fois, un jour*, Paris, Verdier, 252
- DE LUCA E. 2000. *Tu, mio*, Paris, Rivages-poche, 176 n. 8
- DE MILLE C.B. 1956. *Les Dix Commandements* (États-Unis), 52
- DEBRAY R. 1983. *Le Scribe. Genèse du politique*, Paris, *Le Livre de poche*, coll. Biblio-essais, 182, 216 ; 114 n. 23
- DEBRAY R. 1993. *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Paris, Gallimard, 183
- DEBRAY R. 1994. *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 137, 143 n. 66
- Déclaration des droits de l'homme*, 131-133, 163, 220 ; 86, 110, 195, 246
- DEJOURS C. 2000. *Souffrance en France. La banalisation du mal dans la vie sociale*, Paris, *Le Seuil*, coll. Points, 233-234
- DELEUZE G., GUATTARI F. 1972. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 213
- DELUMEAU J. 1982. *La Peur en Occident*, Paris, Pluriel, 202 n. 4, 205
- DERRIDA J. 1967. *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 182 n. 16 ; 247 n. 77
- DESCOLA P. 2000. *Les Lances du crépuscule. Relations Jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon, coll. Terre humaine/Poche, 59
- DESCARTES R., *Discours de la méthode*, 128 ; 34
- DÉTIENNE M. 1967. *Les Maîtres de vérité dans la Grèce antique*, Paris, Maspéro, 50, 52
- DÉTIENNE M. 1998. *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, Hachettes-littératures, coll. Pluriel, 228-229, 241 n. 43, 271
- DHORME É. 1967. *La Bible, l'Ancien Testament*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, introduction, 50 n. 4
- DOILLON J. 1989. *La Fille de quinze ans*, France, 103
- DOILLON J. 1991. *Le Petit Criminel*, France, 92 ; 84, 163
- DOLTO F. 1971. *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, *Le Seuil*, 225 ; 44
- DOSTOIEVSKI F.M. *Les Frères Karamazov*, 57 n. 6
- DOVER K.J. 1982. *Homosexualité grecque*, Grenoble, *La Pensée sauvage*, 101 n. 69, 229, 231
- DRILLON J. 1991. *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 169
- DUBORGEL B. 1992. *Imaginaire et pédagogie*, Toulouse, Privat, 277
- DUBY G. (dir.) 1985-1987. *Histoire de la vie privée*, Paris, *Le Seuil*, 6 volumes, 163 n. 4, 165
- DUBY G. 1996. *Féodalité*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 195-196, 261 n. 13
- DUCLOS D. 1997. « L'autophagie, grande menace de la fin du siècle », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 59 n. 12
- DUCLOS D. 1997a. « Pourquoi tant de tueurs en série aux États-Unis ? », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 203 n. 7
- DUCLOS D. 1998. *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, Pocket, coll. Agora, 203, 214
- DUCLOS D. 2000. « De la manipulation

- Guayakis, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 226 n. 3, 266 n. 29 ; 79
- CLASTRES P. 1974. *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 211 n. 32 ; 93, 245
- CLAUDEL P. 1963. *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 18 n. 24
- COPPOLA F.F. 1990. *Le Parrain 3*, États-Unis, 149
- CORNEILLE P. *Théâtre*, 81, 185, 270 ; 145, 161 n. 24, 163
- CYRAN O. 2003. « Violences policières impunies », *Manière de voir 71. Obsessions sécuritaires*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 67 n. 26
- DALDRY S. 2000. *Billy Elliott*, Grande-Bretagne, 183
- DANIÉLOU A. 1976. *Les Quatre Sens de la vie*, Paris, Buchet-Chastel, 172 n. 3
- DANIÉLOU A. 1981. *Les Chemins du Labyrinthe*, Paris, Robert Laffont, 174 n. 6
- DANZON M., POITRINAL P. 1996. « À l'Est, l'économisme contre la santé », *Manière de voir 32. Scénarios de la mondialisation*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 58 n. 10
- DARDENNE C. et J.-P. 1996. *La Promesse*, Belgique, 82 n. 21
- DARDENNE C. et J.-P. 1999. *Rosetta*, Belgique, 174
- DE LUCA E. 1992. *Une fois, un jour*, Paris, Verdier, 252
- DE LUCA E. 2000. *Tu, mio*, Paris, Rivages-poche, 176 n. 8
- DE MILLE C.B. 1956. *Les Dix Commandements* (États-Unis), 52
- DEBRAY R. 1983. *Le Scribe. Genèse du politique*, Paris, *Le Livre de poche*, coll. Biblio-essais, 182, 216 ; 114 n. 23
- DEBRAY R. 1993. *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Paris, Gallimard, 183
- DEBRAY R. 1994. *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 137, 143 n. 66
- Déclaration des droits de l'homme*, 131-133, 163, 220 ; 86, 110, 195, 246
- DEJOURS C. 2000. *Souffrance en France. La banalisation du mal dans la vie sociale*, Paris, *Le Seuil*, coll. Points, 233-234
- DELEUZE G., GUATTARI F. 1972. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 213
- DELUMEAU J. 1982. *La Peur en Occident*, Paris, Pluriel, 202 n. 4, 205
- DERRIDA J. 1967. *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 182 n. 16 ; 247 n. 77
- DESCOLA P. 2000. *Les Lances du crépuscule. Relations Jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon, coll. Terre humaine/Poche, 59
- DESCARTES R., *Discours de la méthode*, 128 ; 34
- DÉTIENNE M. 1967. *Les Maîtres de vérité dans la Grèce antique*, Paris, Maspéro, 50, 52
- DÉTIENNE M. 1998. *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, Hachettes-littératures, coll. Pluriel, 228-229, 241 n. 43, 271
- DHORME É. 1967. *La Bible, l'Ancien Testament*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, introduction, 50 n. 4
- DOILLON J. 1989. *La Fille de quinze ans*, France, 103
- DOILLON J. 1991. *Le Petit Criminel*, France, 92 ; 84, 163
- DOLTO F. 1971. *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, *Le Seuil*, 225 ; 44
- DOSTOIEVSKI F.M. *Les Frères Karamazov*, 57 n. 6
- DOVER K.J. 1982. *Homosexualité grecque*, Grenoble, *La Pensée sauvage*, 101 n. 69, 229, 231
- DRILLON J. 1991. *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 169
- DUBORGEL B. 1992. *Imaginaire et pédagogie*, Toulouse, Privat, 277
- DUBY G. (dir.) 1985-1987. *Histoire de la vie privée*, Paris, *Le Seuil*, 6 volumes, 163 n. 4, 165
- DUBY G. 1996. *Féodalité*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 195-196, 261 n. 13
- DUCLOS D. 1997. « L'autophagie, grande menace de la fin du siècle », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 59 n. 12
- DUCLOS D. 1997a. « Pourquoi tant de tueurs en série aux États-Unis ? », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 203 n. 7
- DUCLOS D. 1998. *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, Pocket, coll. Agora, 203, 214
- DUCLOS D. 2000. « De la manipulation

- Guayakis, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 226 n. 3, 266 n. 29 ; 79
- CLASTRES P. 1974. *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 211 n. 32 ; 93, 245
- CLAUDEL P. 1963. *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 18 n. 24
- COPPOLA F.F. 1990. *Le Parrain 3*, États-Unis, 149
- CORNEILLE P. *Théâtre*, 81, 185, 270 ; 145, 161 n. 24, 163
- CYRAN O. 2003. « Violences policières impunies », *Manière de voir 71. Obsessions sécuritaires*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 67 n. 26
- DALDRY S. 2000. *Billy Elliott*, Grande-Bretagne, 183
- DANIÉLOU A. 1976. *Les Quatre Sens de la vie*, Paris, Buchet-Chastel, 172 n. 3
- DANIÉLOU A. 1981. *Les Chemins du Labyrinthe*, Paris, Robert Laffont, 174 n. 6
- DANZON M., POITRINAL P. 1996. « À l'Est, l'économisme contre la santé », *Manière de voir 32. Scénarios de la mondialisation*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 58 n. 10
- DARDENNE C. et J.-P. 1996. *La Promesse*, Belgique, 82 n. 21
- DARDENNE C. et J.-P. 1999. *Rosetta*, Belgique, 174
- DE LUCA E. 1992. *Une fois, un jour*, Paris, Verdier, 252
- DE LUCA E. 2000. *Tu, mio*, Paris, Rivages-poche, 176 n. 8
- DE MILLE C.B. 1956. *Les Dix Commandements* (États-Unis), 52
- DEBRAY R. 1983. *Le Scribe. Genèse du politique*, Paris, *Le Livre de poche*, coll. Biblio-essais, 182, 216 ; 114 n. 23
- DEBRAY R. 1993. *L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Paris, Gallimard, 183
- DEBRAY R. 1994. *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 137, 143 n. 66
- Déclaration des droits de l'homme*, 131-133, 163, 220 ; 86, 110, 195, 246
- DEJOURS C. 2000. *Souffrance en France. La banalisation du mal dans la vie sociale*, Paris, *Le Seuil*, coll. Points, 233-234
- DELEUZE G., GUATTARI F. 1972. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 213
- DELUMEAU J. 1982. *La Peur en Occident*, Paris, Pluriel, 202 n. 4, 205
- DERRIDA J. 1967. *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 182 n. 16 ; 247 n. 77
- DESCOLA P. 2000. *Les Lances du crépuscule. Relations Jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon, coll. Terre humaine/Poche, 59
- DESCARTES R., *Discours de la méthode*, 128 ; 34
- DÉTIENNE M. 1967. *Les Maîtres de vérité dans la Grèce antique*, Paris, Maspéro, 50, 52
- DÉTIENNE M. 1998. *Dionysos à ciel ouvert*, Paris, Hachettes-littératures, coll. Pluriel, 228-229, 241 n. 43, 271
- DHORME É. 1967. *La Bible, l'Ancien Testament*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, introduction, 50 n. 4
- DOILLON J. 1989. *La Fille de quinze ans*, France, 103
- DOILLON J. 1991. *Le Petit Criminel*, France, 92 ; 84, 163
- DOLTO F. 1971. *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, *Le Seuil*, 225 ; 44
- DOSTOIEVSKI F.M. *Les Frères Karamazov*, 57 n. 6
- DOVER K.J. 1982. *Homosexualité grecque*, Grenoble, *La Pensée sauvage*, 101 n. 69, 229, 231
- DRILLON J. 1991. *Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 169
- DUBORGEL B. 1992. *Imaginaire et pédagogie*, Toulouse, Privat, 277
- DUBY G. (dir.) 1985-1987. *Histoire de la vie privée*, Paris, *Le Seuil*, 6 volumes, 163 n. 4, 165
- DUBY G. 1996. *Féodalité*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 195-196, 261 n. 13
- DUCLOS D. 1997. « L'autophagie, grande menace de la fin du siècle », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 59 n. 12
- DUCLOS D. 1997a. « Pourquoi tant de tueurs en série aux États-Unis ? », *Manière de voir. Culture, idéologie et société*, Paris, *Le Monde diplomatique*, 203 n. 7
- DUCLOS D. 1998. *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, Pocket, coll. Agora, 203, 214
- DUCLOS D. 2000. « De la manipulation